

isi Dhamma

L'effet ricochet



dhammadana.org

La dernière édition de ce livre est disponible gratuitement en ligne à l'adresse suivante :

<http://dhammadana.org/tel-livre/effet-ricochet/index.htm>

Résumé

Didier rencontre une sorte de sorcier qui prétend avoir la capacité de l'expédier dans le passé pour une journée, afin de modifier un événement de sa vie, au choix. Ferait-il bien de lui accorder sa confiance ? S'agit-il seulement d'une manigance pour le dépouiller de tous ses biens ?

À Ève



Vous est-il déjà arrivé de voir un vieux souvenir soudain refaire surface et vous hanter ? C'est ce qui m'arriva. Mon souvenir était une petite fille qui s'appelait Ève et avec qui le petit garçon que j'étais s'entendait à merveille. Je n'avais pas souvenance d'une

filles avec qui je fusse aussi bien calé sur la même fréquence. Pas une seule fois elle ne m'avait incité ni même suggéré d'être autre chose que ce que j'étais. Le moindre de nos regards échangés dégagait des kilowatts de complicité. Lorsque notre classe se tenait en rang par deux, main dans la main, c'est avec elle que j'étais. Nous riions copieusement, parfois d'un rien. Nous nous écoutions. Nous nous apprécions. Nous nous aimions, sans qu'il soit nécessaire de se le dire, comme le Soleil qui inonde la Terre de sa chaleur sans avoir à dire « Je vous réchauffe ».

Je la revoyais distinctement dans mon esprit, avec ses longs cheveux châtain, son sourire enjoué, son regard pétillant. C'était l'année scolaire 1978-1979, on n'avait alors que huit ans. Malgré tout, je réalisai que de toutes les filles rencontrées dans mon existence, elle fut la seule dont le tempérament correspondait parfaitement au mien. Elle avait un joli visage débordant de charme, mais ce qui me plaisait

en tant qu'enfant, c'était sa façon d'être, naturelle, spontanée et authentique. J'entendais encore le timbre de sa voix, qui fut sûrement la plus ancienne perception auditive conservée par ma mémoire.

Depuis cet après-midi là, je me sentais donc enivré par ce souvenir qui me rendait aussi attendri que triste. J'éprouvai presque du vertige de le savoir si loin, noyé dans l'impitoyable tornade du destin. Enfant, on ne réalise pas la valeur des grandes opportunités, on croit que tout est normal, que tout est acquis pour toujours.

L'année d'après, nous avons déménagé. Depuis, j'ai perdu tout contact avec Ève. Nous avons beau n'avoir que huit ans, les traits de caractère ne changent pas avec l'âge. Elle s'était sûrement mariée depuis, mais je pensai qu'il vaudrait peut-être la peine de la retrouver. Je fis bien sûr des recherches sur Internet, mais en vain.

Un simple coup d'œil sur ma montre et mes songes s'évanouirent comme une bulle qui éclate.

- Sept heures moins le quart ? Merde, je suis déjà en retard !

L'idée d'avoir à me hâter m'ennuyait, arriver en retard encore plus, mais ce qui m'agaçait par-dessus tout, c'était de sortir sans avoir eu le temps de faire ma longue natte. C'est à peine si je pus mettre quelques coups de ciseaux dans ma barbe afin de passer pour un non rasé plutôt que pour un barbu. J'avais machinalement soigneusement peigné mes cheveux, mais mon esprit était dans le passé. Dans le miroir couvert de buée après une douche bien chaude, je ne voyais qu'Ève et son ravissant sourire. Reprenant conscience

du présent, j'y vis un type de quarante-trois ans, la mine sympathique mais paraissant un peu confus, qui s'attachait les cheveux à l'aide d'un élastique. Je regrettai ma natte pour l'air mystérieux et original qu'elle me donnait.

Sans perdre une minute de plus, j'enfilai mon jean déchiqueté favori, que je portais même l'hiver, par-dessus un collant imitant la couleur de la peau. En haut, ma chemise jaune citron, qui devait toujours rester sans une tache, car j'étais contrairement aux apparences très maniaque. Mes amis me disaient qu'il s'agissait d'un défaut, je pensais que c'était plutôt une qualité. Par-dessus, ma veste noire assez classe, offerte il y a des années par mes parents qui avaient un magasin de vêtements dont provient la bonne moitié de mes habits. Aux pieds, mes Converse beiges que je nettoyais à la brosse tous les quinze jours.

Je l'ignorais encore en cet instant, mais ce

soir-là j'allais faire la plus bizarre de mes rencontres. Comme souvent, j'allais retrouver les copains au Tek, un bar à l'ambiance très conviviale qui se transformait en piste de danse le soir. Le Tek, c'était notre QG, notre port d'attache, notre maison commune en quelque sorte. Les propriétaires étant des copains de longue date, nous avons même participé à sa fondation.

D'abord, je devais rejoindre Jean-Michel, qui tout comme moi, était hébergé chez notre ami Nicolas. Les Converse lacées, je glissai une barre de hachich noir dans le haut d'une chaussette et sautai dans le RER vers Paris.

Mes parents me nommèrent Didier, que mes amis prononçaient Didjé, car je mixais souvent de la musique techno le week-end au Tek. Comme tout ce que je prenais plaisir à faire, cela ne me rapportait pas un sou. Ce fut la même chose avec les dessins au crayon que je fis de la Seine, de péniches, de la Tour Eiffel

et que je tentais de vendre en bord de Seine. Je finissais par payer ma place plus chère que mon bénéfice. Espérant trouver un emploi d'administrateur de site Internet, je m'étais entraîné en créant le site du Tek et celui d'un club de Qi Gong que je ne fréquentais plus à cause de l'éloignement. Auparavant, je résidais chez une copine dont l'appartement était tout près. En cette année 2014, je travaillais en intérim. Le plus souvent, je déchargeais des camions et nettoyait des entrepôts, parfois je saisisais informatiquement des documents.

Mes salaires épisodiques me permettaient à peine de payer ma consommation de cannabis, l'essence de ma mobylette, et de louer quelques films. En échange de mon hébergement, je me chargeais de la cuisine, de la vaisselle et du ménage. J'aimais passer l'aspirateur, car dans le sac à poussière j'y trouvais immanquablement des petites boulettes de hachich. Elles étaient souvent

mêlées avec des poils de moquette, ce qui nous faisait la fumer pour de bon. Tout était temporaire chez moi : les postes d'emploi, les domiciles, les petites amies.

Durant la correspondance à la station Chatelet-les-Halles, je croisai un uniforme bleu marine dans le couloir conduisant au quai, ce qui accéléra nettement le battement de mon cœur. C'était dans ces moments-là que je me sentais fort peu enclin à approuver les lois de notre pays, qui légalisèrent des drogues bien plus dangereuses que la feuille aux sept embranchements, telles que l'alcool.

L'appartement de Nico était dans une HLM située dans une petite commune, à quelques stations RER de la capitale, que nous avons rebaptisée entre nous « Sushi-sous-bois ». Nico travaillait au service après vente chez Darty — chez Dirty comme il disait lui-même. S'il était assez réservé, il suffisait de quelques verres pour le rendre très loquace. Bien qu'il

aimait se délecter de toutes les blagues coquines qui s'infiltraient dans ses oreilles, il n'en restait pas moins une personne très consciencieuse. Son pêché mignon, c'était les magazines avec des femmes montrant leur anatomie sous des angles très divers. Nous aimions tous les trois étudier cela de près, d'ailleurs.

Jean-Michel livrait des pizzas depuis peu. Comme Nico l'hébergeait gracieusement, il nous rapportait régulièrement la pâte à pizza toute prête, de l'huile d'olive et des tomates. Il nous disait qu'il s'agissait de produits de toute façon destinés à la poubelle. Même si nous étions sceptiques concernant l'huile, nous ne lui posions pas de questions. C'était une personne tout aussi respectable que Nico, qui avait fait de longues études de droit. De tempérament modeste, quoi qu'il fût, il mettait tout son cœur à l'ouvrage. Son rêve fut de posséder une grande maison dans laquelle il recevrait tous ses amis. Pour cela, il

économisait tout ce qu'il lui fut possible d'économiser et vendait tout ce qu'il pouvait vendre.

Dans la dernière rame que j'empruntai pour retrouver Jean-Michel, je sentis un parfum boisé sucré on ne peut plus féminin. Ce qui eut pour réaction chimique de mon cerveau de lever les yeux alentours sans avoir eu à stimuler un seul neurone pour la réflexion. Quand une silhouette jugée « plaisante » par ce même cerveau vint frapper ma rétine, je fis aussitôt semblant de lire une publicité située sur un plan plus éloigné, pour ne pas paraître indiscret. Semblant, car le texte était trop petit pour être lu. Ce que mon œil de célibataire amateur de « viande lisse » avait retenu de cette vision fut un décolleté qui descendait presque jusqu'au nombril, une jupe si courte qu'on eut dit une large ceinture, et des chaussures à talon aiguille si esthétiques qu'elles suscitaient à elles seules le désir sensuel. Parfois, à l'instar d'un aimant

incontrôlable, mon regard se collait sur elle, partout où j'aurais préféré que ce fût ma main.

* ** * * * 3 * * * * *

Après avoir couru et hélas transpiré un peu dans ma chère chemise jaune, je parvins à une braderie, juste devant Jean-Michel, qui avait vendu des timbres hérités de son grand-père, sur un petit stand que je n'aperçus pas et que je devais pourtant aider à remballer.

- Hé Didjé, il est quelle heure sur ta super montre suisse toujours réglée sur l'heure atomique ?
- Sept heures vingt-et-une.
- Heureusement qu'on avait dit avant sept heures, hein ?
- Écoute Jean-Mich, normalement il n'y a pas plus ponctuel que moi tu sais bien !

Mais là... J'étais complètement pris par un souvenir. Impossible de me l'enlever de la tête, je n'ai jamais vu ça. Du coup j'ai tout oublié. En voyant l'heure j'ai couru comme un dingue. Tu vois, je n'ai même pas eu le temps de faire ma natte.

Jean-Michel ne sembla pas fâché. Au contraire, il afficha un sourire en coin, comme s'il s'apprêtait à rigoler.

- Et c'était quoi, ce souvenir ?
- Oh, rien, laisse tomber !
- Encore une fille, je parie !
- Non, heu... Enfin... Oui, mais non, mais ce n'est pas ce que tu crois.

Jean-Michel éclata d'un rire franc et bruyant, lançant un regard aux passants, comme pour les solliciter de se joindre à lui pour mieux se moquer de moi. Rien que pour lui clouer le bec, j'aurais souhaité lui dire que la fille de mon souvenir n'avait que huit ans, mais je

craignis qu'il se fasse de sales idées et ne voulus pas entrer dans le détail.

- Désolé Jean-Mich, sincèrement je voulais t'aider.
- Pas grave, on a déjà rangé tous les tréteaux dans la camionnette. Le gars du stand d'à côté m'a prêté main forte.
- Et tu as bien vendu ?
- Le matin pas trop mal, et de tout l'après-midi, un seul timbre.
- Ah mince, ce n'est pas de chance !
- T'en fais pas, c'était une Sabine jaune-olive à quatre-vingts centimes, assez rare. Je l'ai bradé à cent-cinquante euros, parce qu'il en vaut normalement cent-quatre-vingt.
- Cool ! Je suis content pour toi.
- Bon, ce n'est pas tout, mais c'est l'heure de la soupe chinoise.

établissement singulier était un constant nuage de fumée flottant jusque sur le trottoir et embaumant une intense odeur de Marijuana. Généralement, la police n'y voyait que du feu, car avant chaque fouille, des guets nous avertissaient et nous mettions tous nos petits sachets dans un conduit métallique. Après le départ des képis, il nous suffisait de descendre dans la cave pour récupérer nos « friandises » en bas du conduit. On fumait, mais on buvait aussi. Personnellement, je me limitais aux liqueurs, au Champagne et à l'occasion à un grand vin.

L'atmosphère du Tek était unique en son genre dans la vie nocturne parisienne des quartiers populaires. Sa réputation ne provenait ni de sa musique techno, ni des produits à fumer de qualité qui y étaient fournis, mais de ce que nous appelions « le coin des grands esprits ». Cela se passait tout au fond du Tek, autour de grandes tables rondes, où s'installaient des voyantes, des

tireuses de Tarot, des liseurs des lignes de la main ou des chamanes en tout genre. Beaucoup étaient des charlatans, évidemment, mais nous les acceptions volontiers tant ils créaient une belle ambiance ésotérique dans notre cher Tek. Étaient courtoisement virés seulement ceux qui abusaient de la naïveté des clients pour faire de l'argent.

Personnellement, je n'accordais pas de crédit à ceux qui employaient le hasard pour prédire des événements. Par contre, une fois je fus captivé par une vieille dame qui m'a lu les lignes de la main. Elle me fit remarquer que j'avais une ligne de vie multiple et qu'elle n'avait jamais vu cela, même dans les livres de chiromancie. J'appréciai qu'elle ait eu l'honnêteté de reconnaître qu'elle ne savait pas ce que cela signifiait. Elle avait seulement avancé l'hypothèse que je pus jongler avec plusieurs emplois ou plusieurs amantes simultanément. La seule chose avec laquelle je

jonglais, c'était du cannabis afghan, népalais et israélien.

Lorsque j'arrivai, Nico était là. Il avait pris place sur un tabouret haut du long bar, depuis lequel on bénéficiait d'une vision sur l'ensemble de l'établissement.

- Didjé, te voilà ! Viens voir, il y a un sorcier vraiment ouf, tu vas bien te marrer en voyant sa trombine d'allumé.
- Il n'est jamais venu avant ?
- C'est la première fois que je le vois.

Dans le coin des grands esprits, se trouvait un individu étrange, de type antillais, les cheveux mi-longs enchevêtrés. Il ressemblait un peu à Yannick Noah, en moins costaud. Il était vêtu de vêtements amples de style indien et devait avoir à peu près mon âge. Autour de lui s'agitait un attroupement de gens excités. Curieux, je décidai d'aller voir d'un peu plus près ce spectacle. Lorsque je m'approchai de

la table, le métis me lança un regard pénétrant. Devant cet homme si calme, les yeux très ronds, l'air parfaitement impassible, j'eus une impression très étrange. Pour cacher mon sentiment, je détournai le regard vers les personnes agglutinées autour, saluant celles que je connaissais, puis me dirigeai jusqu'au bar pour siroter un Malibu.

Je roulai tranquillement un joint de mon noir bien huileux, puis le passai à Nico après l'avoir largement entamé. Après avoir tiré une généreuse taffe, il attendit avant d'en expirer la fumée épaisse. Au fond, je vis l'attroupement croître significativement autour de l'Antillais. Des cris résonnèrent, puis s'amplifièrent. Je questionnai Nico.

– Ils font quoi avec ce sorcier ? Un jeu ?

Il tira une nouvelle grosse bouffée, me tendit le pétard que je consumai à mon tour avant de le passer à Jojo qui arriva vers nous. Jojo, c'était le videur du Tek, mais notre équipe

d'amis diffusait une ambiance si paisible qu'il passait plus de temps à vider les cendriers que les troubleurs de fête. Il n'avait pas une grande envergure, mais était doué dans l'art du combat. Jamais il n'avait besoin de frapper les chercheurs de bagarre. Il se contentait d'esquiver leurs coups selon une dextérité spectaculaire, jusqu'à ce qu'ils s'épuisent d'eux-mêmes ou qu'ils se sentent frustrés. C'était pire que d'être battus. Généralement, on ne les voyait plus revenir. On appelait ça « la danse à Jojo ». Quand Nico eut enfin expiré la fumée, son visage rougit comme du bifteck cru et se crispa, avant de se détendre à nouveau. Alors il m'éclaira.

- Il fait lancer un dé aux gens. Celui qui gagne devient sorcier à son tour.

Jojo s'empressa de corriger l'information.

- Non attends, tu parles de Barnabé ?
- C'est qui Barnabé ?

- Barnabé Boulougaouana, le chamane qui fait lancer le dé aux gens. Moi j'ai discuté avec lui en début de soirée. Il m'a fait lancer son dé aussi. D'après ce qu'il m'a expliqué, il entre en contact avec des esprits pour aider les gens. Il a pratiqué toutes sortes de spiritualités aux Antilles, en Amérique latine, en Inde aussi. Une fois, il a rencontré un sorcier qui lui a préparé une potion spéciale.
- À base de champignons magiques ?
- Attends, ce n'est pas fini. Après avoir bu ça, il aurait communiqué avec des êtres célestes, qui l'auraient chargé de trouver une personne pour lui offrir une expérience particulière et unique.
- C'est-à-dire ?
- Il ne pourra le dévoiler qu'à la personne désignée par le dé. C'est pour ça qu'il fait lancer un dé à tous ceux qu'il croise

sur son chemin.

- Avoue, tu nous fais marcher, là ?
- Si si, sérieux !
- Franchement, il est resté coincé sur son dernier trip, ce toqué !

Nous qui aimions tant rire, nous étions bien servis. Feignant un air sérieux, Nico questionna Jojo.

- Il faut faire combien pour être sélectionné ?
- Tu dois lancer six fois le dé, chacune des six fois tu dois faire un 6.

Malgré tout, Nico ne résista pas à l'idée d'aller tenter sa chance. Quand il revint, il me prit des mains le nouveau joint que je venais d'allumer. Il était hilare.

- J'ai fait un 4, un 1, un 5... Heu... et je ne sais plus, mais pas un seul 6. Allez, à toi Didjé !

- Ça va pas la tête ? J'ai mieux à faire, franchement !

Au cours de la soirée, comme s'ils s'étaient donné le mot, chaque copain vint insister auprès de moi de la même manière.

- Allez, tu es le seul à ne pas y être allé !
- Et alors ? C'est trop nul, ce truc-là !
- Tu t'en fous, on se marre, c'est cool.

*****5*****

Finalement, juste pour faire plaisir à la galerie, et comme de toute façon je ne risquais rien, je m'approchai et m'assis à la table ronde. Il eut suffi que le hasard me fasse obtenir un 6 pour que l'attroupement se mette à hurler et applaudir. Un des copains, dont je ne connaissais pas le nom, indiqua à haute voix :

– Une chance sur six !

Au deuxième lancer, encore un 6, encore des hurlements et applaudissements.

– Une chance sur trente-six !

Je m'empressai de lancer encore le dé pour obtenir rapidement autre chose qu'un 6, mais après avoir bien roulé, le dé s'immobilisa pour présenter de nouveau un 6.

– Une chance sur deux-cent-seize !

Je fus tout de même surpris par une telle coïncidence, mais restai certain qu'il serait impossible de n'obtenir que des 6. Au quatrième lancer, le dé stoppant encore une fois au 6, je l'inspectai pensant qu'il ne comportait que des 6. Les hurlements devinrent constants et l'excitation aussi puissante que lors d'un but marqué pendant la coupe du monde.

– Une chance sur mille deux cent quatre-vingt-seize !

Je chauffai soigneusement le dé dans les mains avant de le lancer, mais pas trop longtemps car les hurlements commencèrent à me briser les tympans. Juste avant le cinquième lancer, je commençai à croire aux six 6. En obtenant un cinquième 6, je me mis à penser qu'il serait surprenant de faire autre chose qu'un 6 pour le dernier lancer.

– Une chance sur sept mille sept cent soixante-seize !

Les hurlements avaient réduit, non seulement car certains n'avaient plus de voix, mais car d'autres furent si stupéfaits qu'ils en étaient devenus muets. Je me fichais bien de ce sorcier et de toutes les sornettes qu'il pouvait raconter, mais juste pour le plaisir d'impressionner le public, j'espérais bien n'obtenir que des 6. Au dernier lancer, le dé s'arrêta sur le 1, comme pour les fois précédentes, ce qui veut dire que la face qu'il présenta vers le plafond, une fois encore, était

le 6.

- Une chance sur quarante-six mille six cent cinquante-six !

Tandis que tout le monde était déchaîné, les yeux de Barnabé brillèrent, indiquant qu'il était satisfait. Il fut néanmoins le seul à garder un calme exemplaire. Si l'on put croire que je fusse calme, ce ne fut pas le cas à l'intérieur. Quand une autre personne demanda le dé à Barnabé, il lui répondit que ce n'était plus possible, car il ne pouvait y avoir qu'un seul choisi. Je me sentis presque comme le gagnant des six numéros de la loterie nationale, mais en réalisant qu'aucun lot n'était offert, le scepticisme reprit le contrôle de mon esprit.

- Attends, mais ton dé est pipé !
- Relance-le et constate par toi-même.

Comme personne n'y avait touché depuis mon dernier lancer, je pus aisément vérifier en le

faisant rouler trois fois de suite. J'obtins cette fois un 3, puis un 5, et encore un 3. Je commençai à penser qu'il s'agissait simplement d'un pur hasard. À force de le faire lancer à tout le monde, le sorcier allait bien finir par trouver une personne obtenant six 6. Il me fit savoir qu'il était très heureux de me connaître. Je le vis arriver de loin, ce malin, mais je fis l'idiot, pour voir dans quel genre de piège il escomptait me faire tomber.

- Il faudrait qu'on se fixe un rendez-vous dans un lieu tranquille, un endroit de ton choix.
- J'y réfléchirai. Il faut que je rentre maintenant.

Nico m'attrapa le bras et me tira fermement trois mètres plus loin pour me parler dans l'oreille.

- Qu'est-ce tu fous ? Vas-y, prends rendez-vous, t'as rien à perdre !

- Non mais t'es aveugle ? Ça sent l'embrouille à des kilomètres. Honnêtement, t'y serais allé, toi ?

Pensif quelques secondes, Nico affichait un air hésitant. Comme il resta muet, je lui proposai de rentrer. Quand je saluai le sorcier de la main, il me fit signe d'attendre un instant. Il griffonna un numéro sur un coin de la nappe en papier, qu'il déchira. Il se leva, avança jusqu'à moi et me donna le bout de nappe, le regard plein d'attention.

- Appelle-moi.
- OK.

Le chamane aux cheveux emmêlés sembla heureux d'avoir trouvé son pigeon, mais je pensai qu'il risquait d'attendre mon appel très longtemps. Accompagné de Nico, je sortis du Tek.

Le visage marquant l'ahurissement, Nico balaya la rue du regard.

- Elle est où ta mob ?
- Toujours au garage.
- Pas réparée depuis le temps ?
- Si, depuis le mois dernier déjà, mais je n'ai pas encore de quoi payer.
- T'avais pas reçu un chèque la semaine passée ?
- Il a servi à renflouer ma réserve d'herbe, qu'est-ce que tu crois ?

Nico semblait si nerveux qu'il n'écouta même pas ma réponse.

- J'aime trop pas prendre le RER à cette heure-là.
- T'en fais pas, je suis là.

- Pfff ! Pense qu'avec tous les tickets que tu gaspilles, t'aurais pu te payer une mob toute neuve.

Dans le RER, Nico était toujours inquiet. Il jeta un regard en direction de mes chaussettes.

- T'as plus rien sur toi, j'espère ? Il y a souvent des contrôles sur cette ligne à cette heure.
- Que dalle, à part une bonne boulette d'afghan. Mais tu as raison, mieux vaut s'en débarrasser, on ne sait jamais.

Je vidai le tabac d'une cigarette dans une main et commença à émietter la boulette bien noire et bien grasse.

- Nico, file-moi une feuille à rouler, je n'en ai plus.
- Moi non plus.

Je pris alors le seul bout de papier dont je disposai ; le bout de nappe avec le numéro de

Barnabé, puis commençai à rouler un cône.

- Il aura au moins servi à quelque chose, le numéro de ce fêlé.

Seulement trois minutes plus tard, il ne persista rien d'autre qu'une insolente odeur de bon black. Les képis pouvaient prendre la rame d'assaut.



Le lendemain soir, je retournai au Tek. Avec Nico, nous avons rendez-vous avec Flo et Nanou. Flo était pour le moins plantureuse, et comme souvent chez les femmes rondes, c'était une personne avenante et pleine d'humour. Les méchantes âmes la surnommèrent Flo de graisse, ce qui ne la gênait pas. Elle plaisantait même volontiers à propos de sa corpulence excessive, comme

lorsqu'elle nous dit plaindre son voisin du dessous pour toutes les craquelures de son plafond. Cependant, j'ignorais si elle fut sérieuse quand elle nous dévoila son fantôme ; se retrouver victime d'une tournante.

Nanou riait tout le temps, sans raison. Son langage était relativement vulgaire, elle se maquillait un peu trop à mon goût. Elle n'était pas un top-modèle, mais je trouvais son physique pas désagréable. J'aimais aussi sa façon de sourire, en ouvrant de grands yeux brillants. Bref, pour reprendre une expression de Nico, je me la râperais bien ! Un bon petit bout de fromage à se mettre sous la dent, avec pas trop de matière grasse, et éventuellement à partager avec les copains. Voilà donc quel fut l'objectif de la soirée, passer Nanou à la râpeuse, ou la faire fondre comme la raclette et la savourer avec un bon cornichon.

En entrant dans le Tek, je vis que Nico était là,

fidèle au poste, une mousse à la main. Par contre, les filles n'étaient pas encore arrivées. Nico me désigna le coin des grands esprits d'un signe du menton, tout en ricanant. Barnabé était là, à la même table et à la même place. Ce fut comme s'il n'avait pas bougé depuis la veille. Cependant, ses vêtements différents, bien que toujours de style traditionnel indien, indiquèrent le contraire. À mon tour, je fis signe à Nico et alla me cacher en allant discrètement m'asseoir à l'une des quatre tables à manger placées de l'autre côté du bar, près des platines. En dehors du bar, du coin des grands esprits et des tables à manger, le reste du Tek se constituait d'un ensemble de poufs parsemés autour de tables basses façon discothèque, elles-mêmes disposées tout autour de la piste de danse. À peine fus-je installé que je vis Barnabé arriver juste en face de moi, un large sourire aux lèvres. Je souhaitai tant le voir loin de moi que je ne voulus pas même

simuler la moindre sympathie. D'une voix réservée, l'indésirable indiqua du doigt la chaise à côté de la mienne.

- Je peux ?
- Non, c'est privé ici.
- Merci.

Il s'assit exactement comme j'eus dit l'inverse, puis me baratina sans répit.

- Tu sais que tu bénéficies d'une opportunité extraordinaire ? Les êtres célestes ne l'accordent que très rarement.
- Ce soir, j'ai rendez-vous avec une opportunité plus importante.

Tandis que le gourou des Caraïbes palabrait à propos des pouvoirs insoupçonnables des esprits, je lançai un coup d'œil vers l'entrée chaque fois que la porte s'ouvrit, guettant la venue des filles, ou plus exactement de mon « petit bout de fromage », qui décidément

tardait bien. Je confectionnai et allumai un joint bien chargé. Après quelques copieuses bouffées, je le passai à Barnabé, qui le refusa d'un geste délicat de la main. J'hésitai à lui demander s'il était tombé dedans quand il était petit. Il prit un air très sérieux, mais doux en même temps. Seules ses lèvres bougeaient quand il me parlait.

- Il faut que tu saches que je ne plaisante jamais avec les esprits. Les gens amalgament les choses, beaucoup disent que je suis un sorcier ou un chamane. En réalité, je suis simplement un médium. Comme tu le sais peut-être, ma tâche consiste seulement à entrer en communication avec des esprits pour aider les gens. Ceux qui sont possédés par un esprit néfaste, par exemple, ou qui sont déroutés par la visite de l'un de leurs ancêtres défunts.

- Et tu causes avec les esprits à l'aide d'un dé ?
- Non, ça n'a rien à voir. Le dé, c'est une chose à part. Des êtres célestes m'ont choisi pour transmettre une expérience bien particulière à quelqu'un, en l'occurrence à toi.
- Tu veux dire des dieux ?
- Non, des êtres comme toi ou moi, mais vivant dans un plan plus subtil et ayant des capacités plus grandes. Ils m'ont dit que la personne adéquate serait celle qui obtiendrait six fois d'affilée un 6 en lançant un dé devant moi.
- Pourquoi un dé ? Pourquoi moi ?
- Ça aurait pu être n'importe quoi d'autre, je pense. Ils ont choisi un dé car on en trouve partout. Pourquoi toi ? Je n'en sais rien du tout !

- Bon, et ma super opportunité extra céleste machin chose, c'est quoi alors ?

Barnabé me demanda de l'écouter attentivement et avant tout, de lui promettre de n'en parler en aucun cas à qui que ce soit. Il me fit penser à un enfant, alors je promis, comme pour faire plaisir à un enfant.

- Il s'agit de modifier ton existence.
- Pas besoin d'un marabout comme toi pour modifier mon existence. Tous les jours je la modifie.
- Peux-tu me laisser parler jusqu'au bout ?
- J'ai rendez-vous avec des copines, mais tant qu'elles ne sont pas là, tu peux continuer de me distraire avec tes contes de Merlin l'enchanteur.
- Que dirais-tu si Merlin le marabout avait la capacité de te renvoyer à une

période passée de ton existence pour changer un événement ?

- Honnêtement ? Je ne voudrais jamais revivre tout le temps passé depuis un moment donné de mon passé jusqu'à aujourd'hui, même avec un bon changement.
- Tu ne resteras qu'une journée dans le passé, puis dès que tu t'endormiras, tu reviendras maintenant, en 2014, avec comme différence le résultat de la modification que tu auras opérée dans cette journée du passé.
- Tu as fumé la semelle de tes sandales ou quoi ? Franchement, je m'attendais à tout, sauf à ça. C'est absolument impossible de voyager dans le temps et personne ne me fera avaler l'inverse.
- C'est ce que confirmerait tout scientifique à l'esprit rationnel.

Néanmoins, la réalité est loin d'être quelque chose de rationnel. Ce qu'on en perçoit n'est qu'une grande illusion et le problème c'est qu'on fait confiance à notre perception tordue des choses.



Lorsque j'aperçus Nico accoudé au bout du bar, aspirant la mousse d'une bière, je lui lançai un regard avec un haussement sec du menton qui signifiait « Alors, pourquoi elles n'arrivent pas, tu sais ? », il grimaça en hochant les épaules, signifiant « Aucune idée ! » En même temps, l'Antillais ne cessait plus son discours.

- Le temps n'existe pas, ce n'est qu'un concept créé à chaque instant par la pensée. On est toujours en ce moment.

Au moment de vivre un instant passé, on est au présent, quand on pense au passé, ce sont des pensées qui apparaissent au présent, quand on fait des projets futurs ou que l'on pense à demain, ce sont encore des pensées qui apparaissent au présent. De la même façon, si un esprit subtil, via un médium, ramène ta conscience à un moment passé, tu expérimenteras ce vieux moment qui pour toi sera redevenu présent. Seule ta conscience change d'époque, mais ce sera également la réalité pour toi, car qu'est-ce que la réalité sinon ce que perçoit la conscience ?

- Et comment on revient au présent ? Je veux dire ici, aujourd'hui.
- Dès que tu t'endors, ta conscience revient naturellement à l'instant précis

que tu avais quitté avant le déplacement temporel.

Le volume de la musique avait commencé à augmenter, il nous fallut parler un peu plus fort.

- Et pourquoi tu ne le fais pas toi-même ce voyage dans le passé ?
- J’aurais été enchanté de pouvoir bénéficier d’un tel cadeau ! Je suis seulement le transmetteur du canal temporel qui permettra à ta conscience de joindre la période voulue.

Je m’efforçai de feindre un air sérieux, tout en songeant que les copains riraient bien en entendant tout ça. Mais j’avais promis de ne rien dévoiler. Même pour un fou, je me refusais à rompre une promesse. J’aurais aimé le croire, l’idée était pour le moins excitante, mais franchement un voyage dans le temps... Si cela eut été possible, ça se serait

su depuis longtemps, pensai-je. Qu'importe, je ne risquais en tout cas rien à me prendre au jeu.

- Et à quelle date tu comptes m'expédier ?
- C'est à toi de faire ton choix.
- 1979 !
- Tu sais déjà quand aller ? Excellent !

Le visage de Barnabé rayonna de félicité. Plus je l'observais, plus il me parlait d'expédition temporelle, et plus se renforçait ma conviction que j'avais affaire à un échappé d'asile. Au moins, il n'était pas dangereux, il demeurerait tendre, respectueux, le regard affable, presque touchant.

Quand je fus lassé du jeu, je voulus le mettre au pied du mur en le coinçant à son propre jeu.

- Bon, je suis prêt, tu peux m'expédier maintenant dans le passé.
- Il faut un lieu tranquille sans personne d'autre que nous deux.
- OK, on peut s'enfermer dans l'arrière cuisine du Tek.
- Il faut impérativement que ce soit à l'extérieur, dans un environnement naturel, et en début de journée c'est préférable.
- Bien sûr, c'est ça, c'est ça !

S'il croyait pouvoir me mener en bateau plus longtemps, c'était mal me connaître. Je quittai la table en lui souhaitant malgré tout une bonne fin de soirée, il me salua d'une lente inclination de la tête, me rappelant de lui téléphoner rapidement. Je voulus rire, pensant que son numéro avait fini en fumée dans mon cerveau.

En m'approchant de Nico, je constatai qu'il avait bu un peu trop de bière et me sentis exténué. Je me rendis à l'évidence ; les filles ne viendraient plus et nous n'avions plus le cœur à finir la soirée ici. Comme souvent, nous achevâmes la nuit à Sushi, affalés sur le canapé, devant un film où « des fromages de choix se font râper dans tous les sens ».

* ** * * * 9 * * * * *

Pas loin de deux semaines s'étaient écoulées depuis. J'avais soigneusement évité le Tek entre temps pour ne plus avoir affaire au sorcier dément. Ce jour-là, j'étais libre et seul dans l'appartement. Je profitai donc de l'occasion pour faire une belle grasse matinée. Par malchance, je fus réveillé par les mouches. Les mouches, c'est mon téléphone. J'avais installé comme sonnerie un vol de

mouches afin de pouvoir laisser mon téléphone ouvert discrètement dans les lieux où l'on est supposé l'éteindre. Le seul inconvénient fut que je remarquais rarement la sonnerie quand on pique-niquait dans le parc l'été.

Entendre les mouches si tôt me mit de mauvais poil, et entendre la voix de mon interlocuteur doubla mon irritation.

- Allô Didier ? C'est Barnabé Boulougouana, tu te souviens ?
- Comment oublier ! Qui c'est qui t'a filé mon numéro ?
- Pardon de te déranger, mais comme tu n'appelais pas...
- Tu peux me dire qui ?
- Un jeune homme au Tek, je ne connais pas son nom. Je peux passer maintenant si tu veux bien.

En dépit de mes grognements, il conserva une voix si paisible que je sentis une sorte d'effet miroir. Ma colère me revenait comme un écho. Me sentant un peu idiot, je me calmai promptement. Pendant qu'il me rappelait la soi-disant importance d'une telle opportunité, je songeai à la journée sans intérêt qui m'attendait si je restais seul. Comprenant que finalement il ferait plus me distraire que m'importuner, je pensais aussi qu'il cesserait de me courir après une fois que j'aurais accepté de me plier à son délire. Aussi, je décelai au fond de moi une petite dose de curiosité.

- Écoute Barnabé, c'est OK, je te donne mon adresse, mais tu dois me promettre que tu seras reparti avant le retour de mes colocs ce soir.

À peine le temps de prendre une douche, d'avaler un bol de céréales, et d'enfiler un jogging avec mon T-shirt fluo Energy, et

Barnabé sonna à la porte, dans une tenue hindoue ancestrale. J'allai lui proposer un café quand il rétorqua qu'il était inutile de perdre du temps. Il m'observa de la tête aux pieds.

- Il faut te changer.
- Pourquoi, je suis cool comme ça, non ?
- Tu pars en 79, c'est bien ça ?
- Heu... Oui.
- Il ne faut absolument rien prendre avec toi qui n'existait pas à cette époque.
- Parce qu'on voyage avec ses effets ?
- Oui, tu n'arrives pas à poil ! En traversant le temps, la conscience englobe le corps, les vêtements et les accessoires qui sont en contact avec le corps.

Il tomba à pic que Jean-Michel aimât les vieilles fringues. Je trouvai un horrible pull orange à col roulé avec un large pantalon en velours marron clair. Comme Jean-Michel avait un peu de ventre, je dus utiliser une ceinture. Barnabé me conseilla de prévoir un vêtement d'hiver au cas où.

- Au fait, comment savoir à quelle saison je vais débarquer si je ne précise pas de date ?
- Ta conscience saura t'emmener au bon moment, ne t'en fais pas.

Dans le placard de Nico, je trouvai un gros manteau en fausse peau de mouton. Barnabé en arracha les étiquettes et la marque.

- Mais qu'est-ce que tu fous ? Je vais me faire tuer !
- T'inquiète ! J'en prends la responsabilité.

- J'y compte bien. Et les cheveux longs, ça passe ?
- Oui, les chevelus mal rasés de ton espèce, il y en a à toutes les époques.

Nous descendîmes de l'immeuble pour nous installer dans le petit bosquet d'en face, là où les petits jeunes du quartier se cachaient le soir pour fumer. Le marabout me demanda de m'allonger confortablement dans l'herbe.

- Je dois d'abord te demander pourquoi tu as choisi 1979 ?
- Heu... Mais ton boulot c'est seulement de m'y envoyer, non ? Tu t'en fous de ce que je vais y faire.
- J'ai l'autorisation de t'expédier dans le passé uniquement pour une cause juste et pour une affaire qui te concerne personnellement.

- Bon... En ce temps-là, je vivais à Lyon. J'avais une petite amie dans ma classe, on était vraiment faits l'un pour l'autre. Quand j'ai déménagé avec ma famille dans la région grenobloise, on s'est perdus de vue. L'idée c'est de faire en sorte qu'on garde le contact.
- Tu ne l'as plus revue depuis 79 ?
- Plus jamais.
- Ça me paraît tout à fait acceptable. Tu penses souvent à cette fille ?
- Presque jamais, mais il y a peu, sans raison particulière, elle est revenue dans mon esprit et je n'arrivais plus à l'ignorer, elle me hantait en quelque sorte.
- Tu te souviens de son prénom ?
- Bien sûr ! Elle s'appelait Ève.

- Retire ta montre.
- Ah non, c'est une vraie montre suisse mécanique avec lunaison et tout, elle vaut cher !
- Un souvenir de Genève difficile à se défaire ?
- Oui, un souvenir de jeune Ève difficile à se défaire... Mais pour la montre, j'y tiens beaucoup.
- Ne t'en fais pas, tu peux me faire confiance.

- Je vais débarquer à Lyon directement ?
- Ah non, tu apparaîtras exactement au même endroit. Le déplacement se fait uniquement dans le temps, pas dans l'espace.
- Mais c'est loin Lyon !
- Tu auras une journée entière, tu peux te débrouiller, non ?
- Je ne pourrais pas plutôt visiter l'expo universelle de 1900 ? Ou encore mieux, halluciner dans le Paris de 2100 ?
- Le choix est limité à ce que tu as déjà vécu dans cette vie. C'est comme la cassette d'un caméscope, tu ne peux pas visionner un événement qui a eu lieu avant que tu ne commences à filmer,

pas plus que ce que tu n'as pas encore filmé.

Allongé sous les arbustes du bosquet, auprès du marabout, dans les vieilles fripes de Jean-Michel, je souris à l'idée de ce que mes amis auraient pu imaginer en me voyant ainsi. Comme devant le rideau d'un théâtre tardant à se lever, je m'impatientais.

- Bon, c'est quand tu veux !
- Tes poches sont vides ?
- Qu'est-ce que ça peut faire ?
- Je te l'ai dit, tu ne dois rien emporter de ce qui n'existait pas en 79. Et fais attention à ne rien dire et ne rien faire de ce qui n'existait pas encore. Il faut éviter tout risque d'élément modificateur déséquilibrant le monde de façon ultra complexe. Parce que contrairement au monde présent qui va

disparaître, celui dans lequel tu vas te rendre sera une base durable.

- Je n'ai rien pigé mais regarde, voilà ce qu'il y a dans mes poches. C'est bon ? Tu peux m'expédier, maintenant ?
- Je garde les clés de ton appart, ton téléphone, tes papiers et ton argent aussi.
- Mais j'aurais besoin de ma carte d'identité.
- Une carte d'identité électronique et qui indiquera que tu as... huit ans ?
- Et si je me fais contrôler sans papiers ?
- Arrange-toi pour que ça n'arrive pas.
- Et sans une thune, comment je vais me rendre à Lyon, manger, tout ça ?
- Des euros en 1979 ? Réfléchis un peu.

- Ah mais oui, merde ! Comment je vais faire ?
- J'ai tout prévu. Mon oncle collectionne les billets de banque du XX^e siècle. Je lui ai emprunté un Pascal à son insu, tiens ! Ça devrait largement suffire.

Barnabé me tendit un bon vieux billet de 500 francs, que je pliai et glissai dans une poche.

- Si je le dépense il va gueuler ton oncle.
- T'inquiète pas pour ça, ni pour les vêtements de tes amis, ni pour quoi que ce soit d'autre. Avec la modification que tu vas faire, ce monde actuel disparaîtra pour laisser place instantanément au nouveau monde que ta conscience aura causé.

En entendant ce genre de propos, je ne pouvais plus douter de la folie de ce givré. Je ne pus m'empêcher de le lui faire remarquer.

- T'es complètement détraqué du cerveau, mon pauvre !
- Pour quelle raison deviens-tu méchant ? Je suis là seulement pour t'aider.

Il me regarda la mine dépourvue d'expression, mais je décelai une certaine déception au fond de ses yeux. Ce mot, « méchant », avait résonné lourdement dans mes oreilles. Méchant, moi qui attache une telle importance à la gentillesse ? Je réalisai alors que Barnabé m'avait toujours respecté. Quand bien même il disjonctait, il ne me voulait que du bien. Il me parut donc convenable de rester aimable et de le laisser croire que des esprits des cieux lui attribuèrent le pouvoir de m'expédier dans le passé. J'y vis pour ma part un jeu assez prenant. En même temps, je tentais de le coincer par des questions rusées, mais il avait une réponse logique à tout.

- Alors tout le monde va se retrouver sévèrement chamboulé d'un seul coup !
- Non, personne ne saura rien, tout est dans la conscience, les souvenirs de chacun seront instantanément remplacés par ceux de la nouvelle donne.
- Et pour toi ?
- Pareil, je ne fais pas exception.
- Et qu'est-ce que je garderai de cette vie actuelle ?
- À la fin du processus, plus aucun souvenir. Seule l'expérience acquise demeurera, ainsi que le karma. C'est comme passer d'une vie à l'autre. Les souvenirs s'effacent, mais les habiletés restent. C'est pour ça que des personnes sont douées pour la musique ou autre chose dès l'enfance.

La journée s'annonçait assez chaude, à Sushi. Comme je commençais à transpirer, je retirai le manteau de Nico.

- Garde le manteau sur toi.
- Mais je crève de chaud !
- Si jamais tu débarques en hiver, tu en auras besoin. Bon, il faut encore que je t'explique une chose et je te propulse.
- Accouche !
- Il s'agit de ce qu'on appelle l'effet ricochet.

Là, il m'expliqua, d'après ce que je pus en saisir, qu'après le résultat, viendrait inévitablement un autre choix, pour boucler la boucle. Il m'indiqua qu'il n'y avait pas de Yin sans Yang, ni de Yang sans Yin, ou quelque chose de ce genre. Le résultat ne servirait qu'à prendre du recul pour un second choix qui serait le véritable choix, engendrant à son tour

un nouveau résultat. Il ajouta que le résultat de mon premier choix ne serait accessible qu'un seul jour et sans la mémoire correspondante, puis que tout reviendrait dans l'ordre à l'issue du second résultat. Lorsque je lui indiquai que je ne comprenais pas grand-chose, il me rassura.

- Ce n'est pas grave. Redemande-moi à ton retour. À ce moment-là, les choses seront plus claires. Bon, tu es prêt ?
- Attends, il faut que je trouve d'autres chaussures. Je viens de réaliser que j'ai encore mes Converse aux pieds.

Pour le coup, je me plaisais à faire du zèle. Je décidai même de lui inventer après coup toute une aventure pour lui faire croire qu'il m'aurait vraiment envoyé en 1979. S'il était si facile de faire plaisir, pourquoi s'en priver, me dis-je. D'autant plus que je n'avais rien d'autre à faire, ce jour-là.

- D'ici trois ans, Converse va fêter ses cent ans. Bien, maintenant je vais t'endormir...
- Attends, c'était pas prévu, ça !
- La chronoportation n'est possible que sur une conscience endormie. Tu vas donc avaler la pilule que je vais te donner.
- Ah non ! Elle fait dormir combien de temps, ta pilule ?
- Pas plus de cinq heures. Tes colocataires ne sont de retour que ce soir, non ?

Il sortit une boîte de Cachou de sa poche, puis me donna une toute petite boule blanche, qui à mon avis n'était rien d'autre qu'une pastille homéopathique. Je fus donc rassuré et eut l'impression de jouer à la dînette. M'apprêtant à faire semblant de dormir, j'avalais sans crainte la mini boule.

Aussitôt, Barnabé posa les deux mains sur mon front et entama des incantations en tremblant de la tête. Très concentré, il ne laissait apparaître que le blanc dans ses yeux. Bien qu'il eût l'air quelque peu terrifiant, je le trouvai hilarant. À tel point que je regrettai de ne pas avoir mon téléphone à portée de main pour le filmer et le balancer sur YouTube ! En dépit de mes efforts, je ne pus étouffer mon fou rire, me tordant comme une anguille, ce qui interrompit ce qu'il nommait le processus de chronoportation.

- Ça peut te paraître surprenant, mais je dois me mettre en transe pour ouvrir les canaux inter-temporels. Laisse-toi aller, de toute façon le cachet ne va plus tarder à faire son effet.

Tandis qu'il reprenait sa soi-disant transe, je me sentis brusquement très lourd et très fatigué. Mes sensations s'évanouirent rapidement. Seule persista quelques instants

la voix de Barnabé, avec un écho, puis plus rien.



S'il y eut une chose réelle dans le cirque Barnabé, ce fut bien le somnifère, petit mais très puissant. Mon sommeil fut si profond que je ne sentis pas le temps passer. Le soleil bas m'indiquait que l'aiguille des heures avait accompli bon nombre de tours. Ma tête tournait fortement, mais ça ne dura que quelques minutes. En reprenant mes esprits, je constatai que je ne me trouvais plus du tout à Sushi, mais dans un bois, loin de tout.

Soudain, j'entendis une voiture au loin, ce qui me fit constater la présence d'une petite route dans le bois. Je courus vers le véhicule pour tenter de faire du stop, il fallait que je rentre à

Sushi le plus rapidement possible. La voiture était une vieille 4L. Pour un peu, on aurait pu se croire en 1979, mais je n'étais pas d'humeur à rire de ce clin d'œil. J'aurais aimé y croire, mais j'avais toute ma raison et savais bien que les voyages dans le temps, ça n'existe que dans les films.

Le conducteur ne s'arrêta pas. Évidemment, qui prendrait un type aussi paumé, mal rasé, vêtu à la mode des années soixante-dix ? En suivant la route quelques minutes, j'aperçus un vieux bonhomme en jogging, promenant son chien, cigarette au bec. Il pianotait sur l'écran tactile de son téléphone. Même si je savais bien que je n'avais pas quitté 2014, cette confirmation me rassura malgré tout. Je me laissai tomber à terre, sur le bord de la route, tel le déshérité qui vient de tout perdre, y compris sa dignité.

Avec grande amertume, je compris combien j'avais été naïf de faire confiance à ce cinglé

qui avait orchestré et réussi si merveilleusement son coup. Je pleurais de rage tant j'étais vexé. Je sentis la haine m'envahir, avec des pulsions meurtrières comme cela ne m'était jamais arrivé. J'étais incapable d'accepter une situation aussi lamentable ; perdu dans un bois je ne savais où, dans une tenue ridicule, sans téléphone, sans papiers, sans un sou, si ce n'était un vieux billet périmé depuis de longues années.

Cette crevure de Barnabé avait mon fric, ma belle montre, mon Smartphone, et pire, les clés de l'appartement ! Je supposai qu'il avait un complice à l'aide duquel il m'avait déporté dans ce bois isolé durant mon long sommeil. Il avait donc eu tout son temps pour dépouiller l'appartement. Cette pourriture avait l'air d'un agneau. Il était charismatique, pour ne pas dire attendrissant et son discours était si habile que j'avais été très séduit par cette idée de « chronoportation ». Retour à la

dure réalité. Je songeais à Nico qui me tuerait de ses propres mains en constatant son appartement vide, sans son home cinéma, sans sa précieuse encyclopédie Universalis. Et mon PC, et le Mac de Jean-Michel, et tout le reste... On pouvait dire qu'il m'avait ensorcelé jusqu'au trognon, ce maudit marabout !

Il me fallait téléphoner au plus vite au voisin, au cas où cette crapule serait encore en train de dévaliser l'appartement. Voyant le type au chien remettre son téléphone en poche, je décidai de m'approcher de lui et de solliciter son aide.

- Monsieur ! Je m'excuse, pourrais-je vous emprunter votre téléphone pour un appel urgent ?
- Je ne me trimbale pas un téléphone. Vous êtes sûr que ça va bien ?
- Mais voyons, je vous ai vu le remettre en poche.

- Voilà tout ce que j'ai en poche, mon jeune ami.

Il me sortit un paquet de Gitanes. Je me demandai alors si ce ne fut pas le reflet du soleil sur ce paquet qui me fit imaginer l'écran d'un mobile.

- Et pourquoi tapotiez-vous dessus ?
- La cendre de ma cigarette était tombée dessus. Vous êtes inspecteur de police ?

* ** * * * 12 * * * * *

Sans répondre au fumeur de Gitanes, ni même m'excuser, je gravis à toutes enjambées le monticule qui se trouvait sur le côté de la route. Il était suffisamment élevé pour offrir une bonne vue d'ensemble sur les alentours. Je voulais savoir où et quand je me trouvais,

car j'eus brusquement des doutes. Il ne s'agissait pas de la 4L, on pouvait en croiser en 14, et un vieux bonhomme put tout à fait sortir son chien sans son téléphone. Ce qui me troubla, ce fut le paquet de Gitanes. Il n'était pas pourvu d'une mention du genre « Fumer tue ».

Une fois au sommet du monticule, la vision que je perçus fut plus impressionnante que le plus puissant de mes trips. J'étais pourtant bien dans la réalité et parfaitement lucide. En comparaison, le plus spectaculaire des films 3D dans la plus moderne des salles de cinéma n'était que pisse de chat ! Sur la grande route qui s'étendait en face de moi ne roulaient que des Peugeot 104, 204, 504, des Renault 12, 14, 16, des 2CV, des GS, des DS, et d'autres modèles de la même époque... Au fond je reconnus l'église de Sushi, avec si peu de maisons autour, et des champs de salades partout. Le monticule était celui sur lequel on

installerait plus tard un grand toboggan. Tout près, il y avait le collège de Sushi, flambant neuf, dans lequel entraient les collégiens. Le soleil était donc levant et non couchant. Vêtus de pulls multicolores ou de chemises à grands cols, ils avaient tous une grosse touffe de cheveux sur la tête. Chacun portait un cartable en cuir sur le dos, personne n'avait le moindre accessoire électronique. Au carrefour, je distinguai deux grandes affiches de publicité ; l'une vantait la toute nouvelle R5, l'autre présentait des vêtements de mode vendus à la Samaritaine que je n'eus osé porter qu'à l'occasion d'un carnaval. Je pris conscience qu'à l'époque, notre immeuble n'existait pas et que j'étais effectivement au même endroit, le bosquet, en 14, n'étant qu'un reste du bois. Les plaques minéralogiques des voitures affichaient quatre chiffres, deux lettres et le numéro du département, en caractères métalliques sur fond noir. C'est là

que je commençai à prendre Barnabé au sérieux.

Si j'avais su, j'aurais sans doute pris le temps de réfléchir à une autre date avec un autre événement. Peut-être ne fut-il pas très sérieux d'avoir choisi une gamine de huit ans ? Quoi qu'il en fût, l'effet ressenti fut intense. Je ne sus dire si je ressentais un excès d'extase ou de peur, ou peut-être les deux en même temps. Mes jambes tremblèrent tant que je dus m'asseoir un moment avant de retrouver un état normal.

Je sortis la seule chose que j'avais avec moi, le billet de 500 francs. J'en auscultai chaque détail, et constatai soudain qu'il datait de 1982.

– Un bifton de 82 en 79, c'est malin, ça !

Je songeai à Barnabé qui me sermonna tant pour que je n'embarquasse rien n'existant pas encore en 79. Je souhaitai seulement que la

personne qui l'encaisserait ne remarquerait rien.

À en croire la chaleur qui grimpait à la même mesure que le soleil, nous devions au moins être au printemps, voire en été. J'abandonnai le manteau de Nico sur un banc. Comme la ligne du RER ne passait pas encore à Sushi, je devais prendre un bus. En chemin, j'observais tout : les vitrines des boutiques, les gens, les véhicules, la signalisation, les affiches... Ça me semblait si dur à croire, mais si réel en même temps. Bien sûr, tout m'apparaissait tellement rétro. Chaque détail était une hallucination. Par contre, les passants n'hallucinaient pas sur mon apparence, à l'inverse de ceux de 2014, qui me dévisageaient souvent.

Le chauffeur du bus fit une drôle de mine en voyant le Pascal.

- Vous n'avez pas plus petit ?
- Désolé, je n'ai que ça.

- Je n'ai pas assez de monnaie, c'est le début de journée, vous comprenez...
Allez, montez comme ça, va !

À peine arrivé en 79, je commençai déjà à ressentir une certaine nostalgie pour cette époque. Dans le bus, je songeais qu'il ne serait pas possible de réserver un vol le jour-même, sans compter que je n'avais aucune idée des horaires. Je décidai donc de me rendre à la gare de Lyon. À mes yeux, chaque vitre du bus était un écran géant diffusant un documentaire extrêmement intéressant. Je descendis à Nation, puis finis à pied jusqu'à la gare. Sans me lasser du spectacle, je continuais d'admirer chaque élément du décor. Je me crus presque dans un festival hippie. Portant de grosses sacoches de cuir, les hommes d'affaires rivalisaient de laideur, avec leurs cravates à pois, leurs costumes atrocement colorés et leurs chevelures excessivement abondantes. Je ne résistai pas

à la tentation d'entrer dans un magasin de disques. Naturellement, on y trouvait tous les styles sauf la Funk, le Hard Rock, le Rap, la Danse et la Techno. La musique la plus pointue, c'était le Disco ! Parmi les grands succès du moment trônant sur des présentoirs, « Je l'aime à mourir », de Francis Cabrel, « Ma gueule », de Johnny Hallyday, « Bécassine », de Chantal Goya.

Dans la rue, je croisai un garçon sur une planche à roulettes en bois. Plus loin, je vis une fillette sur une trottinette à faire blêmir de jalousie les propriétaires des trottinettes les plus modernes du siècle suivant. De nombreux groupes de jeunes discutaient et riaient entre eux, sans être chacun scotché, assujetti et abruti sur un mobile.

Arrivé à la gare de Lyon, je m'empressai au guichet pour m'enquérir sur les horaires.

- À quelle heure part le prochain TGV pour Lyon, je vous prie ?
- TGV ? Je vous demande pardon ?
- Ah... Je voulais dire le prochain train.

Par chance, il n'y avait pas trop d'attente. Quand je tendis le gros billet au guichetier, il le regarda longuement et soigneusement, même par transparence à travers la lumière. Je lui parlai pour faire diversion.

- Pourriez-vous me donner quelques billets de dix francs en me rendant la monnaie ?
- Des billets de dix ?

- Ben oui, des Berlioz.
- Ça va faire un an qu'ils ont été retirés de la circulation, vous n'étiez pas au courant ?

Après avoir tout scruté sauf la date, il encaissa le Pascal et me rendit des Corneille et des pièces.

En apercevant la massive locomotive rouge et grise dont la vitre du conducteur était inclinée vers le bas et à l'allure d'un vieil escargot, même si le numéro du quai fut le bon et qu'un panneau en fer indiquait « Lyon Perrache », je ne pus m'empêcher de demander confirmation à un employé de la SNCF.

Je pris place dans un petit compartiment occupé seulement par un vieux monsieur qui souleva son chapeau pour me saluer. Les sièges en simili vert étaient plutôt confortables. Sur les parois étaient accrochés des petits encadrements de photographies

d'anciens paysages ferroviaires. Le train à peine parti, je fus saisi par une envie de dormir. Pour ne pas succomber à ce coup de barre, je me mis à chanter.

- ♪ J'aurais voulu être un artiiaaiaaiste, pour pouvoir faire mon numéroooooo ! Quand l'avion se pose sur la piiaaiaaiste... ♪

Le monsieur assis en face de moi me fixa du regard. Je fus brusquement très embarrassé, non pas tant de le déranger, mais de réaliser que je commettais une gaffe si la chanson n'existait pas encore. Achévant lui-même le refrain, mon voisin me soulagea complètement.

- ♪ À Rotterdam ou à Rioooooo ! ♪

Nous chantâmes ensemble quelques couplets supplémentaires, avant de rire comme des gamins heureux d'un rien. En retroussant les manches de sa chemise à carreaux, le vieil homme s'excusa de chanter faux, bien que son

ton était meilleur que le mien, puis me demanda poliment la permission d'ouvrir un peu la fenêtre. En guise de réponse, je l'ouvris moi-même. Reconnaisant dans sa voix un accent lyonnais, j'engageai la conversation.

- Vous rentrez chez vous ?
- Oui. C'était ma première fois à Paris, c'est une ville tellement magnifique. Comme je suis à la retraite depuis une semaine, je n'attends pas pour en profiter, je voyage.
- Vous faisiez quoi ?
- J'étais serrurier.
- Bien placé pour cambrioler des appartements.

Le rire du vieux Lyonnais résonnait agréablement dans le compartiment.

- En fait, j'étais spécialisé dans les coffres de banques.
- Encore plus intéressant !
- Justement, une fois un collègue s'est fait pincer avec le double d'une clé bancaire qu'il s'était façonné en douce. Il a été incarcéré pour ça. Mais le truc, c'est qu'une fois en prison, il a réussi à ouvrir la serrure de sa cellule. Par contre, il s'est fait coincer dans les couloirs. Alors il a eu droit à une cellule spéciale toute petite. Et vous, vous êtes de Paris ?
- Pas à l'origine, mais j'y vis depuis une vingtaine d'années.
- Et votre boulot ?

J'aurais préféré lui parler de sites Web, mais je dus me limiter à évoquer le déchargement de camions. À chaque question, je craignais de commettre une gaffe. Il n'était pas aisé de

réfléchir vite tout en ayant l'air spontané dans les réponses. En outre, je voulais un tant soit peu éviter le mensonge. Hélas, mon compagnon semblait de nature plutôt curieuse.

- Vous descendez à Lyon également ?
- Oui.
- Vous avez de la famille là-bas ?
- Non. Enfin... Si, mais plus maintenant. Heu... Je vais retrouver une amie d'enfance.
- Un voyage dans le temps, en quelque sorte ?
- On peut dire ça. On avait huit ans la dernière fois qu'on s'est vus, c'était l'année scolaire 78-79.
- L'année scolaire 78-79 vous dites ?
- C'est bien ça.

– Mais... Cette année, donc ?

* ** * * * * 14 * * * * *

Je réalisai avec effroi l'énorme bourde que je venais de faire et ne sus comment me rattraper. En même temps, si j'avais parlé de l'année scolaire 43-44, il m'aurait bombardé de questions sur la guerre et nos conditions de vie à l'époque. Comme il l'avait vécue et qu'il était de Lyon, je n'aurais jamais été capable de lui improviser des réponses plausibles. La seule idée salvatrice qui m'apparut à l'esprit fut de plaisanter en jouant au type qui venait du futur. Cela aurait pour avantage de me faciliter la tâche, mais il me fallut toutefois être bien vigilant à ne rien dévoiler qui puisse chambouler l'équilibre universel dont parlait Barnabé. De plus, le retraité ayant lui-même mentionné le concept de voyage dans le

temps, il penserait qu'il m'aurait tendu la perche.

- Exactement, je viens du futur, cher Monsieur. J'ai traversé le temps en arrière pour aller rendre visite à mon moi enfant et à sa chère amie.
- Ah ? Et vous provenez de quelle année ?

L'ancien serrurier sembla exalté de ce petit jeu auquel il se prêta volontiers.

- Je débarque tout droit de 2014, et suis surpris de constater que presque rien n'existe encore à votre époque.
- On a tout de même inventé des fusées qui vont dans l'espace, et ça va faire dix ans qu'on est allé sur la Lune.
- Nous, on a bâti des villes sur toutes les planètes.
- Et il y a encore des trains en 2014 ?

- Oui, mais le contrôleur est un robot. Il faut mettre le ticket dans sa bouche et un reçu sort de son derrière. Si le ticket est non valable, le hublot s'ouvre et le robot vous éjecte à l'extérieur d'un coup de pied. J'aime autant vous dire qu'arriver à 300 kilomètres heure sur les cornes d'une vache, vous ne resquillez pas deux fois !

Le vieux ria de bon cœur. J'imaginai qu'il n'était pas utile d'en rajouter. La réalité de 2014 dût suffire à susciter l'étonnement.

- Je suppose que vos voitures volent et que vos téléphones sont dotés d'un téléviseur permettant d'apercevoir le correspondant.
- Non, les voitures sont toujours dotées de pneus et adhèrent toujours à la route. Les téléphones n'ont pas de téléviseur, mais ils sont plus petits que votre

paquet de cigarettes et offrent bon nombre de fonctions.

- Lesquelles ?
- On peut prendre des photos.
- La pellicule doit être minuscule alors ! Et pourquoi pas filmer tant que vous y êtes ?
- Aussi ! On peut écrire du texte, l'envoyer instantanément à un ami, faire des jeux, regarder des vidéos, écouter de la musique, et encore bien d'autres choses !
- J'avoue que vous avez une sacrée imagination, mais admettez que ça ne colle pas.
- Pourquoi donc ?
- 2014 n'est que dans trois décennies et demie. Vos voitures ne volent pas

encore, bien que la technologie existe déjà aujourd'hui.

- Il y a trop de voitures, ce serait ingérable. Avec tous les accidents qu'il y a déjà au sol, vous imaginez le carnage en l'air ?

Il s'empara de son paquet de Gauloises qu'il tint entre le pouce et l'index.

- Par contre, vous affirmez que dans un paquet de clopes, vous arrivez à faire tenir un téléphone, un appareil photo avec une pellicule, une caméra, une machine à écrire, un télécopieur, une boîte de jeux, un magnétoscope, un lecteur de cassettes avec des cassettes, et une sacrée pile pour alimenter le tout.
- Vous êtes au Moyen-âge, vous ne pouvez pas comprendre.

- Montrez-moi donc votre mini téléphone multifonctions alors !
- Je n'ai rien pu emporter avec moi.
- Ben voyons ! Et à propos de paquet de clopes, combien ça coûte en 2014 ?
- Heu... Bientôt cent balles. Et en 1979 ?
- Ah, vous êtes bon acteur. Votre air du gars qui ne sait pas est remarquablement imité !
- Et la marque de la cigarette est inscrite en minuscule dans un coin, tout le reste du paquet est blanc, avec l'inscription en noir « Tu vas crever ».

L'ancien ria si fort qu'il en toussa.

- Je n'ose pas imaginer pour l'alcool.
- La marque est inscrite sur le bouchon ou la capsule, l'étiquette est rouge, avec,

en gros caractères blancs, l'inscription « Poison mortel ».

- Je vois bien le tableau dans un resto de luxe... « Avec cela, je vous recommande cet excellent poison rouge de 1958. » Sinon, les gens savent encore s'amuser ?
- Ils ne font que ça, tout le temps, même au boulot.
- Vous avez des robots-esclaves qui font tout ! Ah, votre époque me plairait bien, je pense. Malheureusement, je ne la connaîtrai certainement pas. J'aurais tout juste cent ans, je suis de 14. Et si vous m'emmeniez dans votre machine ?
- Machine à voyager dans le temps ? Ça aurait été avec joie, mais elle est très étroite. C'est à peine si j'y rentre, et comme vous le voyez, je ne suis pas plus épais qu'un sandwich SNCF.

- Lyon est une ville gastronomique, attention à ne pas trop manger ou vous ne pourrez plus retourner dans votre époque de téléphones à tout faire.

Juste à ce moment, la porte du compartiment s'ouvrit et le chariot des repas entra.

- À ce propos, un sandwich, Monsieur ?
- Bonne idée, jeune homme !
- Ou plutôt deux, donc quatre sandwiches, s'il vous plaît.
- Voilà, ce qui fait vingt-quatre francs s'il vous plaît Monsieur.
- J'offre également ceux du Monsieur.
- J'entends bien, Monsieur. Le sandwich est à six francs, ce qui fait vingt-quatre les quatre.

- Seulement ? Alors donnez-nous aussi ces chaussons aux pommes, avec des cacahuètes, je vous prie.

En dépit des quatre heures et quelques du trajet, au lieu de deux heures en 14, ce voyage en bonne compagnie passa plutôt vite. Quand le train entra en gare de Perrache, je pris congé du vieux serrurier qui souleva de nouveau son chapeau.

- Au plaisir Monsieur !
- Bon retour vers le futur !

*** ** 15 *** **

J'empruntai une correspondance ferroviaire jusqu'à la gare des Brotteaux, qui serait rayée de la carte dans les années quatre-vingt. Elle se situait dans le même quartier que mon

école d'alors, non loin du vaste et fameux parc de la Tête d'Or, dans lequel naquit l'authentique Guignol. Mon idée fut de guetter le petit Didier à la sortie de l'école. Comme il n'était pas encore trois heures de l'après-midi, j'avais encore bien du temps devant moi. En attendant, je me rendis dans un bureau des PTT.

- Bonjour Madame, avez-vous des timbres à quatre-vingt centimes, les jaune-olive ?
- Désolé Monsieur, non. Mais vous pouvez essayer de voir à la grande poste, à côté de la place Bellecour.

Le métro lyonnais n'existant pas encore, je pris le bus, depuis lequel j'aperçus Notre-Dame de Fourvière, toute noircie et vieillie, puisqu'elle n'était alors pas encore récurée. À la grande poste, je reçus une réponse positive.

- Puis-je vous demander combien il vous en reste ?
- Un instant, je vous prie... J'en compte cent-trente-deux.
- Je les prends tous !
- Très bien, ça vous fera donc... Cent-cinq francs soixante, s'il vous plaît. Et j'ai le regret de vous informer que vous n'en trouverez plus car il n'est plus édité.
- Ça ne fait rien.

* * * * * 16 * * * * *

Devant l'école, dont aucun détail ne me revint en mémoire, de nombreux parents attendaient leurs enfants. Au milieu d'eux, je passai donc inaperçu. Quand la sonnerie retentit, mon cœur battit aussi fort qu'une

secousse sismique. Ce ne fut pas tous les jours qu'on s'apprêtât à rencontrer son moi enfant, me dis-je. Quelques minutes après la sortie de l'école, le petit Didier devait être de retour à la maison, ce qui me laissait très peu de temps. Tout près du flot des écoliers sortant de l'établissement, je me guettaï moi-même en quelque sorte. En attendant de le voir arriver, j'aperçus un petit garçon rire de bon entrain avec une fillette de son âge, à deux mètres de moi. Ils me firent inévitablement penser à Didier et Ève, en un peu plus jeunes peut-être. Soudain, j'eus comme un choc. Je réalisai que c'étaient eux !

Elle portait au dos un cartable plus large que ses épaules. Ses longs cheveux étaient détachés, au naturel. Même si je reconnus son rire, je la vis différemment de mon souvenir. Généralement la réalité est décevante comparée au souvenir. Là ce fut l'inverse. Elle rabattait sa chevelure d'un geste de la main

toutes les cinq secondes environ, à cause de la brise. Son habillement était très élégant, avec des chaussettes blanches dans des petites chaussures bleu-marine arrondies à sangle, et une jupe assortie avec une bordure beige. Son chemisier mauve pâle, très classique, avec d'adorables lapins brodés, lui allait à ravir. Soudain, elle se mit à courir, gracieusement en dépit du poids du cartable, en direction du parc, tout près duquel elle résidait. Quand je détournai le regard vers mon petit moi, il avait disparu. Paniqué, je lançai mon regard dans toutes les directions.

Quand il réapparut à ma vision, je le vis courir vers son foyer, situé deux rues plus loin. Comme il était scabreux de filer discrètement un enfant qui court, je me trouvai fort embarrassé. Je me mis à marcher très vite de façon à pouvoir l'interpeller avant qu'il n'entrât dans son immeuble. Il me fallut accélérer. À une trentaine de mètres devant

moi, quand je le vis sauter dans les bras d'une jeune femme, je dus stopper immédiatement et faire la seule chose stupide qu'on puisse faire dans une telle situation : feindre de refaire ses lacets. Par chance j'avais mes Converse et non mes tongs comme parfois en été. La femme, plutôt charmante, avait de longs cheveux bruns offerts au vent. Pensant d'abord à une nounou, je réalisai brusquement qu'elle était ma chère Maman. Je fus heureux de la revoir, et telle qu'elle était alors, mais effrayé de perdre l'occasion d'approcher le petit Didier. Maman parla à son fiston et lui remit quelque chose. Il lui confia son cartable et se mit à galoper dans une nouvelle direction. J'entendis Maman lui crier « Prends-en deux ! »

Comme je le vis entrer dans la supérette du quartier, je pus l'approcher aisément. Tandis qu'il se tenait immobile devant un rayon, je me rappelai être timide au point de ne rien

oser demander. En observant mon petit moi de près, je me sentis si ému que des larmes emplirent aussitôt mes yeux. Là encore, l'impression fut plus forte que le plus puissant de mes trips. Cet enfant si candide me parut tellement petit, tellement frêle et tellement vulnérable. Mon sentiment fut inexplicable, je me reconnaissais sans me reconnaître. Je songeai à ses petits poumons tout propres, ses petites dents toutes neuves, son regard si pur et si ignorant des dangers de l'existence. Je réalisai aussi à quel point on s'aime soi-même plus que tout, quoi qu'on en dise. Non sans vertige et tremblements, je séchai discrètement mes larmes et m'avançai juste à côté de lui. L'avantage fut que je connaissais relativement bien sa façon de penser, et notamment, qu'il ne poserait pas trop de questions et en tout cas pas une seule sur moi.

- Salut Didier.
- Bonjour Monsieur.

Il me dévisagea, l'air plutôt surpris. Je fus fasciné de voir mes propres yeux directement, sans passer par un miroir ou une photo, et de constater qu'ils ne changèrent pas, à l'inverse du reste, en particulier le nez devenu pointu comme un bec. M'accroupissant, je lui parlai sur un ton très amical.

- Rassure-toi, je suis un gentil monsieur. Tu as besoin d'aide ? Je peux t'aider.
- Je dois acheter du lait en poudre pour ma maman, mais je ne sais pas quelle sorte. En plus, ils sont trop hauts.

Je m'emparai de deux boîtes de lait en poudre demi-écrémé, que je lui tendis.

- Tiens, je suis certain qu'elle sera satisfaite avec ça.
- Ça veut dire quoi sassisfète ?
- Quand tu es satisfait, c'est quand tu es content d'obtenir ce que tu avais besoin

d'avoir.

En longeant les rayons de la supérette, j'eus l'impression que le plastique n'existait pas encore. Les tubes de dentifrice étaient en aluminium, les bouteilles de Coca en verre, les boîtes de cacao en carton. Durant la queue en caisse, j'eus le loisir de dire paisiblement ce que j'avais à dire à mon petit moi.

- Tu l'aimes bien, Ève ?
- Ben oui, c'est ma fiancée !
- Écoute-moi bien, c'est très important ce que je vais te dire. Mais tu dois me promettre de ne parler à personne de moi et de ce que je vais te dire, d'accord ?
- D'accord.
- Ève, c'est une perle. Ça veut dire une fille avec plein de super qualités. C'est très difficile de rencontrer une fille aussi

bien, c'est impossible, même !

Chaque fois qu'il me regarda avec son petit air étonné, je fus terrifié à l'idée de commettre la moindre gaffe. De plus, sachant qu'il ne comprendrait pas l'expression « perdre contact », je ne sus plus quels mots employer.

- Heu... Tu dois toujours savoir où elle est... Pour ne jamais la perdre.
- Faut pas s'inquiéter Monsieur, parce que toute façon on saura dans la même classe jusqu'à quand on saura grands.
- On ne peut jamais connaître l'avenir. Un déménagement imprévu au dernier moment, ça peut arriver à n'importe qui.

Il demeurait silencieux, le regard perplexe. Comme il ne restait qu'un seul client avant notre tour, je poursuivis sans m'attarder.

- D'accord, si tu ne déménages pas, c'est

très bien, mais si jamais ça arrive, c'est mieux de prévoir. Donc avant la fin de l'année scolaire, donne-lui ton adresse et ton téléphone, il suffit de demander à tes parents. Si tu déménages, donne-lui ta nouvelle adresse et ton nouveau téléphone, et demande-lui de faire pareil si c'est elle qui déménage. Tu as compris ?

- Oui.
- Souviens-toi qu'il ne faut pas parler de moi. C'est *ton* idée !

Avec cette affirmation, je ne commis pas de mensonge puisque j'étais bel et bien lui.

- Si tu fais bien comme ça, tu ne pourras pas la perdre.
- Alors si on garde toujours nos adresses et nos téléphones, on pourra se marier pour de vrai ?

- Oui, pour de vrai !

Je fus aux anges. Quand la caissière tapa un à un le prix des articles sur sa grosse machine, je remarquai qu'il n'y avait aucun code barre et qu'en dehors du ticket de caisse, il n'y avait rien pour afficher les prix.

- Au fait, comment va ta petite sœur ?
- Elle va bien. Aujourd'hui elle a voulu rester à la maison, et comme elle est seulement en 12^e elle a le droit. Moi comme je suis en 10^e je suis obligé d'aller à l'école tout le temps.
- Tu sais, moi si j'étais un petit écolier et qu'il y avait Ève dans ma classe, pour rien au monde je ne voudrais manquer l'école.

Je voulus aussi lui dire de bien se tenir droit s'il ne voulait pas devenir avachi comme moi, mais je n'ai jamais écouté mon père qui me l'a

si souvent répété. Pourquoi aurais-je écouté un inconnu qui ne me l'aurait dit qu'une seule fois ? En sortant du commerce, je lui offris une pièce de un franc.

- Tiens, tu pourras acheter des bonbons et en donner à Ève.
- Ah, merci beaucoup, Monsieur !

Le petit Didier rayonna de joie. Je me souvins qu'un franc était déjà une belle somme pour moi à l'époque, bien que ça ne valait que quinze centimes d'euro. N'osant pas toucher mon tout jeune moi, à l'instar d'un maniaque craignant de salir un diamant de ses empreintes de doigts, je le saluai d'un coucou de la main. Il me fit un grand sourire que je ne serais pas prêt d'oublier, et détala tel un lièvre, un paquet de lait dans chaque main. Sans cligner des yeux, je le suivis du regard jusqu'à ce qu'il disparût dans l'entrée de son immeuble, à l'instar d'un spectacle rare,

comme une éclipse solaire.



Ma mission étant accomplie, j'aurais pu aller faire une sieste à l'ombre d'un marronnier du parc de la Tête d'Or. Cependant, comme ce ne fut pas tous les jours où l'on se voit offrir l'aubaine de se promener en 1979, je voulus profiter de cette journée exceptionnelle jusqu'au bout, d'autant plus qu'il me restait des francs à dépenser.

Comme la température se fit un peu plus fraîche en fin de journée, j'allai entrer dans un magasin de vêtements au hasard pour m'acheter une veste. Soudain, je songeai à un magasin dont le patron me fut très familier, puisqu'il s'agissait de mon cher Papa ! Il ne pourrait jamais se douter à quoi ressemblerait

sons fils à quarante-trois ans, même si son nez fut semblable au sien.

En longeant le cours de la Liberté, je sentis souffler un vent de liberté. Fréquentes étaient les femmes aux cheveux détachés, les gens semblaient décontractés et plutôt naturels. Arrivé dans le commerce familial, un vendeur me reçut, je lui demandai à voir Monsieur le directeur. On me fit attendre un moment, durant lequel je pus contempler l'intérieur du magasin. À l'instar de bien des boutiques que je vis en ce jour, le mobilier était en vieux bois massif, la caisse était mécanique, les présentoirs désuets à l'extrême. Quant aux vêtements, on eut dit un magasin de déguisements pour clowns.

S'approcha de moi un jeune trentenaire que je pris pour un employé. Ce fut à sa voix que je pris conscience de me retrouver devant Papa. La différence fut grande avec ce à quoi je pus m'attendre. La mémoire ne conservait

finalement que très peu de choses. J'eus envie d'éclater de rire en voyant tout ce paquet de cheveux sauvages sur sa tête, lui qui depuis si longtemps maintenant les a courts et bien plaqués sur le crâne. Sa tenue vestimentaire était à la grande mode de 79 naturellement, mais si burlesque à mes yeux d'homme du XXI^e siècle. Il portait une cravate large comme une bavette et était si mince et bien sûr si jeune.

- Bonjour Monsieur.
- Bonjour, j'aurais besoin d'une veste toute simple.
- Quelle taille je vous prie ?
- Heu...

Étant donné qu'il m'a lui-même fourni la plupart de mes vêtements, je n'eus jamais besoin de connaître ma propre taille. Un mètre souple pendait à son cou, mais sans

l'employer, il se contenta de balayer son regard sur ma carrure.

– Un petit 40 ! Par ici, Monsieur.

Il me proposa d'en essayer trois, mais je me satisfis de la première, une veste ocre assez légère. En bon commerçant, il me suggéra des articles supplémentaires.

– Nous venons de recevoir des chemises qui s'accordent bien avec la veste. Leur tissu est agréable au toucher. Et sans vouloir vous manquer de respect, le pantalon que vous portez ne se fait plus depuis des années...

Relooké à la pointe de la mode 79, je pris congé de Papa, qui me remercia chaleureusement de mon achat. Il me démangea de l'enjoindre à ne pas être trop rude avec son fils, particulièrement durant l'adolescence, en précisant que son esprit ne fonctionnât pas nécessairement de la même

manière que le sien, qu'un peu plus d'écoute pût suffire à instaurer une belle entente et une relation père-fils constructive.

* ** * * * 18 * * * * *

Alors que les rideaux de fer des magasins se baissaient et que le soleil se cachait derrière l'horizon, je m'assis sur un banc. Je pensai à ma vie, à tout ce qui me conduisit jusqu'au Didjé que je devins. Quand les réverbères s'éveillèrent, je me levai pour arpenter les rues piétonnes. En passant devant un cinéma, je vis l'affiche du dernier film de Belmondo : « Flic ou voyou ». Peu après, je me retrouvai dans le quartier animé de Saint-Jean, où je me fis aborder par un clochard.

- Hé M'sieur ! Z'auriez pô une p'tite pièce ?
- Si, et pas qu'une seule. Mais j'ai mieux à

te proposer. Allez, viens ! Et il faut me tutoyer, hein.

D'abord, je lui donnai mes anciennes fringues, sans oublier de récupérer mes timbres. Je lui aurais volontiers laissé les nouvelles, mais si bien vêtu, il n'aurait plus récolté beaucoup d'aumônes. Nous nous installâmes dans un traditionnel bouchon lyonnais où je nous commandai un petit dîner fort convivial et très goûteux. Je lui choisis la même chose car il n'eut aucune idée quoi prendre.

Mon invité fut si ébahi qu'il eut la même expression que moi quand je débarquai en 79. Il scrutait chaque détail, sans dire un mot de tout le repas. Ce fut alors que je remarquai que je commençai à être dans le bain de l'époque, mon regard passant plus de temps dans l'assiette qu'ailleurs. Comme il resta un peu d'argent, je descendis en cuisine et donnai le tout au plongeur, qui travaillait autant que les autres mais ne percevait jamais de

pourboire.

Je regrettai de n'avoir écouté Barnabé que d'une demie oreille, mais pensais me souvenir de l'essentiel. Entre autres, il me dit que le séjour temporel prendrait fin avec le sommeil mais qu'il fallût que je parte sans laisser de trace. Je n'eus pu, par exemple, me laisser inscrire dans le registre d'un hôtel.

Le sans-abri retrouva un visage lumineux. Il me remercia au moins trente fois. En sortant du petit restaurant, je partis seul à la recherche d'un petit hôtel, que je ne tardai pas à dénicher. Auprès du réceptionniste, je dus inventer un prétexte pour rester à l'intérieur sans avoir à m'enregistrer.

- Un certain Monsieur Boulougouana est-il passé, s'il vous plaît ?
- Un instant Monsieur, je vérifie... Non, je regrette.

- Puis-je l'attendre ici ?
- Certainement Monsieur. Prenez donc place dans un fauteuil.

En face de la réception se trouvait un petit salon. Je m'installai confortablement dans un fauteuil. À quelques mètres en face de moi était allumée une télévision, dans laquelle un tout jeune Monsieur Poivre d'Arvor présentait les informations. Il parlait de la victoire de la tennismoman Martina Navratilova, puis l'on vit le président Giscard d'Estaing sortir de sa CX et serrer la main du président américain Carter.

Quand je voulus changer de chaîne, je cherchai la télécommande dans tous les recoins de la pièce, mais elle demeura introuvable. Je m'approchai du réceptionniste.

- Excusez-moi, où se trouve la télécommande, je vous prie ?

- Pardon, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.
- J’aimerais changer de chaîne.
- Hé bien il suffit d’aller appuyer sur les autres boutons de la télévision, juste à droite de l’écran.

Sur la chaîne Antenne 2, il y avait la publicité, annoncée par la pomme qui se transformait en fleur. Sur FR3, dernière née de la télévision française, défilait le générique de fin de l’émission « Les jeux de vingt heures ». Les autres boutons ne montrèrent qu’un brouillage effervescent de points noirs et blancs. Dommage que je ne trouvais pas une télévision plus tôt, me dis-je, pour voir « L’île aux enfants » — L’île aux gones, dirait-on à Lyon — et ses fascinantes animations, telles que Chapi Chapeau ou le petit bonhomme sur sa ligne blanche dessinée, rouspétant continuellement auprès du dessinateur qui

intervenait en ajoutant divers éléments. C'était d'ailleurs un peu comme ma ligne de vie que je modifiais. Et les bouts de choux Chapi et Chapeau, riant de tout ce qui se passait dans leur entourage, exactement comme Ève et moi enfants.

N'accordant aucune attention au film qui débuta sur ce petit écran bombé et aux angles arrondis, je pensais à tout ce que j'allais avoir à raconter à Barnabé à mon retour en 14. Épuisé par une journée si pleine d'étonnements et d'émotions, je m'écroulai dans les bras de Morphée aussi sûrement qu'un lourd sac de sable lâché sur le sol.

* * * * * 19 * * * * *

Le sommeil fut si intense que j'eus l'impression qu'il n'avait duré qu'une seconde.

À mon réveil, la tête tournoyait comme à mon arrivée en 79. Contre toute attente, je ne me retrouvai pas du tout vers le bosquet. Je ressentis un grand choc, car plus rien n'était comme cela aurait dû l'être. Je ne compris plus rien, ni où j'étais, ni quand j'étais, ni qui j'étais, ni pourquoi j'étais dans un tel lieu. Barnabé n'était pas là ; j'étais seul dans un appartement étrange, sur un canapé blanc, entouré d'objets aux allures fort peu accueillantes : des totems, des masques primitifs, des grigris et des statuettes chamaniques de styles divers. Ces créatures obscures contrastaient avec l'appartement très clair.

Même mes vêtements étaient différents, et j'avais une touffe de poils collée au-dessus de la bouche, que je m'empressai d'arracher. À ma grande surprise, en fouillant dans mes poches, je ne trouvai rien d'autre qu'un Pascal qui datait de 1982. Une fois debout,

apercevant des voitures modernes à travers la vitre, je fus rassuré d'être revenu en 2014, même si persistait en moi une grande nostalgie pour 1979. D'après le relief du paysage, j'étais loin de Sushi. L'appartement mystérieux était au rez-de-chaussée et donnait sur un petit jardin. Il pleuvait abondamment. Je tentai d'ouvrir la porte-fenêtre, mais elle était verrouillée. Plutôt que de m'avancer dans le couloir sombre, je préfèrai appeler.

– Hé ho ! Il y a quelqu'un ?

– Ah ! Tu te réveilles enfin. Tu as dormi presque six heures !

C'était Barnabé, il portait une nouvelle tenue à l'indienne. J'ignorais si ce qui remplissait son séjour n'était que décoration ou s'il s'agissait d'accessoires utiles à ses pratiques spirituelles. Toutefois, ça n'était pas aussi bizarre que mes sensations internes. Il me

sembla que mon corps aussi avait subi quelques changements ; j'étais sensiblement plus gras. Avec tous ces chamboulements inexplicables, je ressentis une contrariété croissante qui me fit perdre patience.

- Tu vas me dire ce que c'est tout ce bordel ?

Tandis que je le bombardais de questions et de colère, il me regarda l'air aussi étonné que s'il me voyait pour la première fois.

- Qu'est-ce t'as foutu pendant que je dormais ? On est où là ? Pourquoi tu m'as emmené jusqu'ici ? Et ces fringues, c'est quoi ? Et t'as fait quoi de mes timbres ? J'avais 132 timbres dans ma poche qui valent une fortune aujourd'hui !
- Écoute Didier, je peux te dire tout ce que je sais, mais saches que je suis aussi surpris que toi en voyant ta réaction. Ce

qui me fait comprendre que tu reviens de ton deuxième voyage dans le passé.

- Te paie pas ma tête, je suis parti qu'une seule fois, tu le sais très bien !
- Tu es encore dans ton ancienne conscience, tu ne peux pas t'en rendre compte. Et moi je n'ai plus le souvenir de mon ancienne conscience, je suis dans le résultat de ta première modification, et la seule chose dont je me souviens, c'est que tu es parti en 1991.
- Arrête de m'embrouiller encore plus avec tes salades !
- Laisse-moi t'expliquer tranquillement, je te garantis que tout deviendra clair.
- Réponds d'abord à mes questions !
- On est chez moi, et le Didier que je connaissais y est venu plusieurs fois,

d'où mon étonnement. Je t'ai chronoporté dans mon jardin, et comme il s'est mis à pleuvoir durant ton sommeil, je t'ai transporté jusque sur le canapé du salon. Les vêtements sont ceux qu'on a trouvé pour que tu passes inaperçu en 1991. Et le Barnabé que tu as connu dans le 2014 d'avant aurait dû t'expliquer qu'on ne peut rien rapporter d'une époque visitée, même en l'avalant, puisque la conscience traverse le temps seule pour retrouver le corps tel qu'il était. Par exemple, le billet de 500 francs est dépensé à l'époque visitée, mais il reste dans la poche du corps endormi en 14. En revanche, c'est la modification opérée qui change les conditions de 2014. Comme un train dont on change l'aiguillage de sa voie. Il arrivera dans une tout autre ville. C'est pourquoi tu peux constater des changements en revenant de ton voyage

temporel. Pour moi, il n'y aucun changement puisque dès que tu reviens ici, ma conscience est instantanément remplacée par celle du résultat avec la mémoire correspondante.

* ** * * * **20** * * * * *

Pendant que je tentais de digérer ses explications en même temps que tous ces changements, il partit à la cuisine un moment. Sur une chaise, se trouvaient un jean blanc, une chemise verte de qualité, des chaussures noires très classes et une belle et grosse montre suisse. Je crus deviner que ces affaires étaient les miennes. En me changeant, je constatai que les vêtements étaient effectivement bien à ma taille. La montre indiquait déjà cinq heures de l'après-midi. En jetant un coup d'œil par une autre fenêtre,

j'aperçus la voiture de Barnabé garée dans le box attenant à sa maison : une belle Porsche jaune.

- Hé bé, ça rapporte d'être marabout, hein ? Mais franchement, une Porsche, c'est ringard !

Barnabé, qui venait de réapparaître dans le séjour avec son tablier de cuisine autour de la taille, baissa la tête, sans doute un peu honteux. En passant ma main sur la tête, je constatai avec effroi que j'étais affublé d'une coupe de cheveux très courte, et mon menton était rasé.

- Putain ! Qu'est-ce t'as foutu avec mes tifs ? Et ma barbe ? Je n'ai pas pu changer à ce point-là !
- Pourtant, je t'assure que c'est toi qui a choisi cette coiffure de ton plein gré. Je ne connais rien du Didier d'avant la chronoportation. Pour mieux te

comprendre, tu peux me raconter qui tu étais ? Et comment on s'est rencontrés, à quelle époque tu es allé et comment ça s'est passé ?

Même si l'idée fut difficile à admettre, je commençai à assimiler le fait que je venais de prendre place dans la vie d'un nouveau moi, le petit moi rencontré en 79. Il s'agit d'un moi dont je ne connaissais encore rien de la vie actuelle, des inclinations, des comportements. Je racontai donc au marabout le Didjé que je fus et ma rencontre avec lui — sans lui préciser toutes les moqueries dont il fit l'objet —, mon souvenir d'Ève enfant et ma journée en 1979. Quand je lui demandai de me dire tout ce qu'il savait de mon nouveau moi, il parût réticent.

- C'est inutile de trop en savoir, je t'assure.
- Qu'est-ce que tu me chantes, là ? Au

contraire, je dois savoir qui je suis, nom d'un chien ! Je vais être complètement paumé et mettre les pieds dans le plat sinon !

- Pour quelques heures, ça ne vaut pas le coup.
- Quelques heures, qu'est-ce que tu veux dire ?
- Cette nuit, dès que tu t'endormiras, ton nouveau moi prendra fin pour un troisième moi.
- Ah bon ? Et il y en aura encore combien, comme ça ?
- C'est tout, il y en a seulement trois. C'est ce qu'on appelle l'effet ricochet.
- Et pourquoi je ne peux pas rester dans ce deuxième moi s'il me convient ?
- C'est comme sauter en ayant pris de

l'élan, tu ne peux pas t'arrêter brusquement à mi-chemin. La boucle temporelle nécessite une sorte de chassé-croisé pour être bouclée. Les choses font que le deuxième choix se fait à une date coïncidant avec celle du premier. Tu fais donc une modification qui ricoche sur une autre, bénéficiant ainsi du dernier résultat, lui-même conditionné par le premier. Cela permet une prise de recul.

- Comment ça ?
- Grâce à une première modification, la seconde devient plus mature. De ce fait, le résultat final est bien équilibré.
- Et si ça ne me convient pas ?
- T'en fais pas, c'est toi-même qui a décidé de chacune de ces modifications.
- Au fait, pourquoi je devrais te faire

confiance ? Je sais que j'ai réellement passé une journée en 79, mais qui me dit que mon nouveau moi a tant changé que ça et qu'il ne s'agit pas d'une mise en scène pour me faire un coup tordu ? Je crois que je vais tout de suite aller à Sushi retrouver mes amis.

- Ils risquent de ne pas te reconnaître dans cette nouvelle donne. Tu m'as raconté habiter là-bas avant la chronoportation, ce n'est plus le cas maintenant.
- Tu permets que j'utilise Internet deux minutes ?

Il me fallut bien me rendre à l'évidence. Le site du Tek avait une mise en page totalement différente et mon nom ne figurait pas sur la liste des membres du forum. Gmail indiquait que mon nom d'utilisateur n'existait pas. Impossible non plus de trouver ma page

Facebook.

- Bon, pourquoi tu ne veux pas me dire où je vis et me laisser aller chez moi, même si c'est seulement pour un soir ?
- Tu sais, ce n'est pas aussi simple que tu peux l'imaginer. Ça peut être traumatisant de pénétrer brusquement dans une nouvelle vie dont on ne connaît rien.

Comprenant qu'il ne me laisserait pas explorer ma propre nouvelle vie, je feignis me résoudre à son conseil, réfléchissant à un moyen de me débrouiller par mes propres moyens.

- Tu n'as pas tort, Barnabé. La curiosité est un vilain défaut, mais tu comprends que c'est dur de résister à une telle tentation.
- Oui, bien sûr. Mais rappelle-toi que

demain tu auras tout oublié. Bon, je t'ai préparé un lit pour ce soir, et je nous ai concocté un bon petit plat pour le dîner. Tiens ! Une orange pressée pour te mettre en appétit.

- Je te remercie. Je peux utiliser tes toilettes ?
- Dans le couloir, la porte avec le masque chevelu.

En un coup d'œil, j'avais repéré une veste accrochée dans ce couloir, qui ne fut pas du tout du style de Barnabé. D'un geste furtif, je parvins à y retirer un portefeuille de la poche intérieure sans avoir à ralentir le pas. Enfermé dans les toilettes, j'en inspectai le contenu. Il y avait des cartes de crédit à mon nom, mais ni argent, ni pièce d'identité. Par contre, je trouvai une poignée de cartes de visite plutôt originales. Elles étaient ovales, en bristol blanc, avec comme seule inscription en

gris clair et en tout petit dans le coin en bas à droite, mon prénom et nom, suivis d'une adresse dans le 17^e à Paris. « Beau quartier ! », pensai-je, avant de me souvenir que l'appartement le plus étroit et le plus vétuste qu'il m'ait été donné de visiter se trouvait rue Passy, en plein 16^e.

En tout cas je sus enfin où me rendre. Fallait-il encore parvenir à sortir d'ici à l'insu de Barnabé, qui devait encore se trouver dans la cuisine.

* * * * * 2) * * * * *

La chasse d'eau tirée, je regagnai le séjour en attrapant ma veste au vol pour l'enfiler aussitôt. Dans le séjour, je me souvins que la porte-fenêtre était bloquée. J'ouvris donc la fenêtre d'à côté et sautai d'un bond à

l'extérieur. Au même moment, je vis Barnabé ouvrir la porte d'entrée et me crier de rester ici. Je courus à grandes enjambées, mais le sorcier resta immobile sur le pas de la porte, comme s'il fut effrayé par la pluie fine qui continuait de tomber régulièrement.

En tous les cas, j'étais tellement déterminé à découvrir ma nouvelle vie que j'aurais été capable de lui briser les genoux s'il m'avait rattrapé. J'ignorais bien ce qui m'attendait, mais ma curiosité avait gommé toute crainte. Je regrettai seulement que cet échantillon de vie fut si court, et pluvieux de surcroît.

En dépit du climat, j'avais la gorge très sèche, ce qui me fit regretter d'avoir oublié de boire le jus d'orange offert par Barnabé. En me protégeant à l'aide de la veste, je fus relativement épargné par la pluie. Rapidement, j'arrivai dans une station RER. Là, je fouillai la veste pour y chercher des tickets, mais n'y trouvai qu'un téléphone, un

trousseau de clés, quelques croquis au crayon de ce qui ressemblait à des boules de pétanque aplaties, et une jolie petite liasse de billets de cent euros.

À peine acheté un ticket pour Paris et une canette de Schweppes dans un automate, je m'installai dans la première rame. Le téléphone aurait pu me fournir des informations utiles, mais naturellement il était verrouillé et aucun des mots de passe que je tentai ne fut le bon. Je descendis à Charles de Gaulle Étoile pour prendre le métro 2 direction Nation.

À mesure que je m'approchais de l'adresse, l'angoisse reprit le pas sur la soif de savoir, nourrie par des questions qui tournaient en boucle dans mon esprit. Qu'est-ce qui m'attendait à cette adresse ? Est-ce que j'avais une femme ? Avions-nous des enfants ? Allais-je être à la hauteur ? Comment allais-je devoir me comporter ? Pourquoi Barnabé

n'avait-il rien voulu me dire ? Commettrais-je des gaffes irréparables ? Je finis par songer qu'il valait mieux y renoncer. Barnabé avait certainement raison, alors je descendis du métro, puis allai attendre celui allant dans la direction opposée pour retourner tranquillement chez lui. Et vous, qu'auriez-vous fait dans une telle situation, l'esprit confus, les jambes tremblantes et la peur au ventre ? Réalisant que je n'étais plus capable de retrouver sa maison, je décidai d'aller m'offrir un bon petit restaurant avant d'aller m'endormir dans une salle de cinéma.

Dès lors, les questions inverses commencèrent à me harceler. Et si ça se passait bien ? Pourquoi ne serais-je pas à la hauteur, après tout c'était de moi-même qu'il s'agissait, non ? Si je n'y allais pas, je ne saurais jamais ce qu'il y avait entre les deux ricochets. Et au pire, s'il devait y avoir un problème, rien ne m'empêcherait de partir en

courant, sachant que tout serait effacé dès mon sommeil.

*** ** 22 *** ** **

En sortant du métro, l'humidité brillante de la chaussée m'indiqua que la pluie venait de cesser. Quelques rues plus loin, je parvins à l'adresse, à mon adresse. Immobile devant la porte, incapable de composer le code d'entrée, j'attendis. Une dame qui semblait être la concierge arriva de l'intérieur avec deux poubelles à roulettes vers la porte d'entrée. À travers vitre et grille de fer forgé, elle me regarda avec étonnement, attendant certainement que je lui ouvre la porte, puisque ses deux mains empoignaient les poubelles. Comme je la regardai l'air désolé, elle finit par ouvrir la porte elle-même.

- Alors, Monsieur, vous avez oublié le code ? 4872B !
- Ben oui, 4872B, je sais bien. Je ne comprends pas, ça n'a pas fonctionné.
- Quand ça ne marche pas, il faut attendre une minute et refaire.

Je me suis emparé d'une des poubelles pour lui prêter main forte.

- Ah dites donc, qu'est-ce qui vous arrive aujourd'hui ? Vous êtes bien aimable, Monsieur !

Ravi d'avoir survécu à la première épreuve, je pénétrai dans l'immeuble. Ne connaissant pas l'étage et ne pouvant de toute évidence pas demander cette information à ma chère concierge, je lançai discrètement un coup d'œil sur les boîtes-aux-lettres. Sur l'une d'elles, j'y trouvai mon nom, précédé de « Mr & Mme ». Même si j'avais pu me douter d'une

telle chose, en avoir une claire confirmation me fit un choc certain. Par chance, l'étage fut aussi indiqué, nous résidions au troisième.

C'était un ancien immeuble bien conservé, sans ascenseur, au sol incrusté de dallage artisanal. De style classique avec rampe sculptée, l'escalier en vieux bois craquant suivait une harmonieuse courbe spiraloïde. Marche après marche, mes battements cardiaques augmentèrent leur rythme et leur intensité, à tel point que je crus que j'allais éclater en mille morceaux.

À deux marches avant le palier du troisième, une porte s'ouvrit subitement. En sortit une femme obèse aux cheveux courts comme du gazon anglais, la mâchoire pleine de plomb, la moustache velue comme une peau de kiwi, des verrues grosses comme des framboises sur la joue et le menton. Les yeux ronds de joie, elle sembla enchantée de me voir. Elle s'écria d'une voix nasillarde.

– Ah, Didier ! Comment ça va ?

Je sentis un vertige m’envahir aussi soudainement qu’un shoot de cocaïne. Tout proche de l’évanouissement, je ne sentis plus mes jambes, à tel point que je dus me retenir fermement à la rampe de l’escalier. Tandis que je commençai à chanceler, j’entendis résonner les paroles de Barnabé : « Ça peut être traumatisant de pénétrer brusquement dans une nouvelle vie dont on ne connaît rien ». Sans remarquer mon malaise, elle poursuivit, sur un ton toujours aussi allègre.

– Je n’ai pas encore nettoyé la cocotte-minute. Ça va si je vous la rends plutôt demain ?

– Ah... Heu... Aucun problème, vraiment ! Même plus tard si vous en avez encore besoin.

– C’est gentil, mais demain, sûr. Bonne soirée !

Quand elle referma la porte, je fus si soulagé que ce ne fut pas chez moi que j'aurais pu lui faire cadeau de la cocotte plus tout l'argent que j'avais sur moi ! Une fois que mon sang se remit à circuler à peu près normalement, j'entrepris de sonner à la porte d'à côté ; celle qui portait mon nom. Mon cœur s'emballa de nouveau. Après un temps suffisamment long, je déduisis qu'il n'y avait personne. Content de ce nouveau soulagement, je m'emparai de mon trousseau de clés pour essayer d'ouvrir la porte, réalisant en même temps qu'il eut été normal d'entrer chez soi sans sonner.

*** ** 23 *** **

La clé tourna dans la serrure et j'entrai. C'était un appartement relativement petit mais très charmant. Décoré avec goût, il restait sobre et agréablement éclairé. L'entrée donnait

directement sur le séjour, dont les murs étaient couverts de tableaux. C'étaient des peintures représentant des champs de blé caressés par le vent, des épis de blé courbés, des grains de blé dorés avec de la farine, de grosses bottes de blé mises en relief par la lumière subtile d'un soleil bas. « Ça a dû coûter du blé tout ça, de quoi nous mettre sur la paille », songeai-je.

Tandis que j'admirais ces œuvres originales, je sentis comme une présence. En tournant la tête, j'eus la surprise de voir une femme à peine vêtue d'un peignoir, une serviette autour des cheveux, qui se tenait devant moi, pieds nus sur le parquet ciré. Dotée d'un charme naturel, elle avait des traits qui m'étaient agréables. À l'expression de son regard, je reconnus Ève sans l'ombre d'une hésitation.

Le plus difficile fut de faire comme si de rien n'était, mais comment pus-je m'efforcer d'être

naturel dans une telle situation ? Il me parût moins scabreux de faire courir un aveugle maladroit dans un magasin de verres en cristal.

- Ah, c'est toi ? J'étais sous la douche. Mais pourquoi tu as sonné ?
- Hé bien... Je ne trouvais plus mes clés.
- Tu as l'air surpris de me voir.
- Ah ? Non.
- Si si, je le vois bien. En fait, si je suis là, c'est parce qu'à cause du temps, il n'y avait plus de clients, alors on a fermé la galerie plus tôt.

Comment l'aurais-je appelée ? Ma chérie, mon chou, mon amour, mon cœur ? Le mieux fut sans doute de parler et d'agir tel que je l'aurais fait puisque après tout, c'était moi !

- Tant mieux, ça me fait plaisir de te voir,

mon chou.

– On ne dirait pas !

Je me mis à trembler, ne comprenant pas quelle put être ma maladresse, et craignant que la situation ne dérapât. Par chance, ma voix, elle au moins, ne tremblotait pas.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Ben tu ne m’embrasses pas !

Là encore, le mieux fut de ne pas réfléchir et de laisser faire la nature, d’embrasser cette femme comme j’aurais embrassé ma propre femme si j’en avais eu une. M’approchant doucement, fermant les yeux, j’embrassai d’abord délicatement ses lèvres, puis appuyai ma bouche, avec réserve toutefois.

– Oh, j’aime quand tu m’embrasses comme si c’était la première fois.

Enfin, je commençai à me sentir plus à l’aise.

Je quittai ma veste, mais ne sus où la ranger. Distinguant la chambre à coucher par sa porte ouverte, je m'y rendis pour y poser la veste sur le lit. Se frottant ses cheveux mi-longs avec la serviette pour les sécher, Ève arriva derrière moi.

– Alors comment s'est passé ta journée ?

Comment répondre ? Qu'étais-je censé faire ? Avais-je été au travail ? Et quel travail ? Ou ailleurs, mais où ? Je ne savais tellement rien de mes activités. Je ne lui avais certainement jamais parlé de Barnabé. Si je détournais la conversation, elle penserait que j'avais des choses à cacher. Je fus vraiment coincé et trouvai si dommage de gâcher un tel moment. Comme un idiot, je ne pus faire autrement que de rester lamentablement silencieux. Par bonheur, elle m'indiqua elle-même la bonne réponse.

– C'était intéressant cette méditation chez

Barnabé ?

- Ah oui, incontestablement.
- Mais encore ? Raconte !
- Disons que ça te fait voir les choses sous un autre angle, mais tu sais, ça ne s'explique pas vraiment. Il faut le pratiquer soi-même pour appréhender ce que ça apporte. Je t'emmènerai la prochaine fois si tu veux.
- Pourquoi pas. Au moins il y a un jardin, on sera moins à l'étroit que dans ce poulailler.
- Il n'est quand même pas si mal, ce poulailler comme tu dis. Hein ma poule ?
- Si tu étais resté plus modeste dans tes goûts...
- Comment ça ?

- Au lieu de t'offrir une 918 Spyder, franchement ! On aurait pu avoir un appart moins étriqué avec un vrai atelier côté soleil, au lieu de ce petit coin humide sous le grenier tout là-haut.
- Écoute chérie, si c'est vraiment ton souhait, je revends ma 918 Spyder et on se loue un bel F5.
- C'est ça, taratata ! Je te mets au défi de m'en faire la promesse. Et regarde-moi dans les yeux.

Même si nous abordions un sujet qui lui tenait à cœur, elle restait douce et souriante. En tout cas, il m'importa que rien ne puisse la contrarier ce soir. En même temps, je ne voulais pas mentir tant que ça n'était pas indispensable compte tenu de ma situation exceptionnelle. Rapidement, une bonne réponse se forma dans mon esprit.

- Si demain matin je parviens à prendre

rendez-vous avec une agence immobilière sérieuse, je te promets que je commence les recherches sans attendre, que je revends ma 918 Spyder dans la semaine, et que tu seras dans l'appartement de tes rêves aussitôt que possible.

Des étoiles remplirent ses yeux en un instant. J'étais presque triste qu'il n'en fut pas de même lorsqu'elle me vit arriver. Mais quoi de plus normal quand on se voit presque tous les jours depuis trente-six ans ? L'appartement de ses rêves ne ferait plus briller ses yeux de plaisir une fois qu'elle y aurait vécu quelques temps. Seuls les rêves avaient le pouvoir de nous illuminer, pas la réalité. C'est pourquoi nous nous accrochons tant à l'illusion.

– Allez, va te doucher mon chéri !

Comme je reconnus aisément mon genre de savon, peigne et serviettes, l'emploi de la salle

de bain ne fut pas trop aventureux, si ce n'est la peur de me couper en me rasant, tant je n'avais pas du tout cette habitude.

*** ** 24 *** ** **

On sonna à la porte, Ève alla ouvrir. Je reconnus la voix de Barnabé. Agacé, je me surpris à parler tout bas.

– Qu'est-ce qu'il vient foutre ici, ce tordu ?

Enfilant rapidement ce que je supposais être mon peignoir, je sortis de la salle de bain tel un tigre de sa tanière. Ma chère femme riait en écoutant parler le marabout. Ils avaient tous deux l'air si enjoués qu'il ne me parut pas opportun de rester sur le registre de la colère. Feignant la sympathie de mon mieux, j'accueillis chaleureusement notre invité.

- Barnabé ! Viens t’asseoir, je t’en prie. Comment ça va, depuis tout à l’heure ?
- C’est plutôt à moi de te poser la question.

Cette réplique me déstabilisa quelque peu, puisque Ève était présente.

- Comment ça ?
- Après cette méditation, comment vois-tu les choses ?
- Ah, hé bien... Je me sens... Différent.

Barnabé ne se défaisait plus de son air réjoui. Ève jeta un coup d’œil à l’horloge, qui indiquait à peu près six heures et demie, puis tourna les talons.

- Allez, je vous laisse, je file à la salle de bain.

J’entrai dans ma chambre, suivi de Barnabé, qui prit une voix basse.

- Je venais voir si tout se passait bien. Apparemment je me suis trompé, tu parais bien supporter le choc et bien gérer la situation. Je te félicite.
- Pourquoi tu viens ici, tu veux gâcher mon unique soirée avec la femme de ma vie ?
- Pour rien au monde ! Je suis là pour t'aider seulement.
- Alors dis-moi qui je suis, nom de Dieu ! J'ai failli faire des tas de gaffes déjà !
- Didier, 43 piges...
- Oui, ça je sais !
- Un gars un peu coincé, mais pas méchant, qui aime la frime, marié depuis plus de vingt ans, sans enfant.
- C'est quoi mon boulot ?
- Designer. Ça marche assez bien, même

si tu n'es pas connu.

- Designer... Dans l'aéronautique ? En architecture ?
- Plutôt des emballages, un peu bizarres.
- Des trucs en particulier à éviter avec Ève ?
- Je n'en sais rien, je ne connais pas votre vie privée.

L'aiguilleur du temps n'a finalement pas eu une si mauvaise idée de passer. Tout en réfléchissant aux questions utiles à lui adresser, je découvrais ma garde-robe. Choisisant un peu au hasard, j'enfilai un beau pantalon anthracite, avec une chemise blanche.

- Qu'est-ce que je suis allé faire en 91 ?
- Laisse-moi te raconter tout le contexte, sinon tu ne comprendrais pas.

- Traîne pas, quand même.
- En fait, on est très amis, on s'invite régulièrement l'un chez l'autre. On s'est connu il y a deux mois, dans le métro. Tu m'as abordé.
- C'est moi qui t'ai abordé ?
- Oui, tu semblais admirer ma tenue indienne. Tu m'as demandé dans quelle friperie je l'avais trouvée. Alors je t'ai dit que j'avais passé du temps en Inde, auprès de divers ascètes. Là tu as eu un sourire narquois, en disant « Ah oui, ceux qui passent leur temps à fumer des gros shiloms ! » Je t'ai ensuite expliqué que les touristes ne croisent jamais les ascètes authentiques, car ils vivent isolés, ils se consacrent à la méditation et ont un mode de vie très noble. Après ça tu as commencé à me questionner sur la méditation.

- Sur la méditation ?
- Oui. Tu avais l'air si intéressé que tu as manqué ta station. Tu es descendu à la mienne et avant de reprendre le métro dans l'autre sens, tu m'as demandé mon numéro de téléphone. Tu étais très gêné car la seule chose que tu as trouvée pour l'écrire était une feuille à rouler. Tu m'as fait répéter mon numéro pour être sûr. Le soir même tu m'appelais pour me demander de passer chez toi. On parlait régulièrement de renoncement, de méditation, de détachement. Un jour, tu as rencontré un moine bouddhiste hollandais qui était de passage dans une pagode de la région.
- Un moine bouddhiste ?
- Oui. Tu étais impressionné de voir quelqu'un de si heureux alors qu'il n'a rien du tout, mis à part un bol et ses

robes. Ça t'avait vraiment marqué, tu ne parlais que de ça. Rayonner de bonheur tout en demeurant dans le complet dépouillement.

- Non mais attends... Je visite des temples bouddhistes ? Rassure-moi, je n'ai pas un berger allemand dont je me suis fait un tatouage sur le dos, et je ne regarde pas des matchs télévisés en sifflant des canettes de bière, quand même ?
- Il n'y a aucun mal à aimer les animaux ou le sport. Mais tu as raison quand tu insinues que le bouddhisme a un côté ringard, ou plutôt ce qu'on en fait aujourd'hui. Parce que ce n'est que la partie visible de l'iceberg qu'on en distingue. Quand on connaît le cœur de cette pratique et qu'on l'adopte en profondeur, on obtient des bénéfices insoupçonnables. C'est tout sauf une religion, parce qu'il n'y a ni croyances ni

superstition.

- Tu es bouddhiste ?
- Non, en fait je m'intéresse à toutes les religions, mais sans les aspects religieux justement. Je ne prends que ce qui est sage, utile et vérifiable directement par soi.
- Et comment vérifier qu'on ne vit pas qu'une seule fois ?
- Pas besoin de voir ça pour s'intéresser à la méditation et en tirer de grands avantages. Cela dit, en tant que médium, j'ai la chance d'avoir pu le vérifier. Bon, je continue ?
- Vas-y, je t'écoute.
- Donc, en dépit d'un train de vie confortable et d'une situation amoureuse plutôt satisfaisante, tu restais la plupart du temps malheureux,

pensant qu'une vie de méditant t'aurait parfaitement convenu.

- Au fait, tu ne m'avais pas fait lancer le dé ?
- Justement, à cette époque je pensais qu'il n'était plus la peine de le faire lancer.

Entre temps, je m'étais peigné devant le miroir de la chambre, puis nous avons regagné le séjour, où chacun s'était installé dans l'un des six petits fauteuils bruns dont la forme rappelait celle d'un coquetier. Le changement de pièce n'avait pas interrompu notre conversation.

- Tu veux dire que tu avais trouvé un gars ayant fait les six 6 ?
- Non, mais les êtres célestes m'avaient prévenu qu'à l'aboutissement du ricochet, n'ayant plus le souvenir des

deux versions précédentes du monde, je vivrai sans rencontrer la personne à chronoporter. Je pensais que c'était le cas du fait que je rencontrais du monde mais jamais plus de deux 6 de suite. En fait, une fois un type a tiré les six 6. Je l'ai endormi pour l'envoyer en 1984, comme il le souhaitait, mais ça n'a pas fonctionné. Deux jours après je l'ai de nouveau endormi, encore en vain, jusqu'à ce que j'apprenne qu'il avait pipé son dé. Depuis, je ne voulais plus le faire lancer à personne.

- T'as bien fini par me le faire lancer pourtant.
- Attends... Tu m'évoquais souvent la merveilleuse liberté de la vie monacale. En même temps, tu aimais Ève, ton métier et ton train de vie. Tu te sentais trop attaché à tout cela. Tu savais que c'était un gros obstacle à la vie

méditative et ça te rendais triste.

- Aujourd'hui je ne trouve plus ça triste.
- Parce que tu n'as pas mémoire de l'expérience de ce type de vie. Bon, et un jour tu m'as dit « Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir revenir en arrière, si seulement c'était possible ! » Bien sûr, ça m'a fait tilt. Je t'ai alors demandé un dé, tu m'as donné celui de ton Monopoly. Je t'ai dit « Si tu obtiens six 6, viens chez moi et promets-moi de faire ce que je te dis. » Tu m'as répondu « Six 6 d'affilée ? Impossible ! Si c'est le cas je fais ce que tu veux, sinon tu nous paies un week-end à la mer. Tope-là ! » Comme tu le devines, tu as fait six 6. Tu n'en croyais pas tes yeux. Tu m'as fait promettre que je n'avais pas employé de magie. Alors j'ai dit à Ève que je t'invitais à une méditation profonde. En arrivant chez moi, je t'ai demandé à

quelle période tu souhaitais revenir si cela était faisable. Quand tu m'as parlé de 1991, peu avant votre mariage, je t'ai fait passer des vêtements de l'époque et nous avons aussitôt entamé le processus de chronoportation dans mon jardin. La suite, tu la connais.

*** ** 25 *** ** **

- Et que s'est-il passé durant ma visite en 91 ?
- Ça je ne peux pas le savoir. Ce qui compte, c'est le résultat final. D'après tes intentions, tu as dû enjoindre le jeune Didier à s'intéresser sérieusement et rapidement à la méditation.
- Alors j'ai une femme parfaite, un beau petit appart confortable dans un

quartier agréable, un boulot captivant et plutôt bien payé. Et t'es en train de me dire que j'ai largué tout ça de mon plein gré pour devenir moine ? Tu te fous de ma gueule, j'espère !

- C'est en vivant cette nouvelle vie que tu as pu prendre conscience de l'essentiel qui te manquait.
- Ce dont je prends conscience pour le moment, c'est qu'à cause de toi, j'ai perdu tous mes amis du Tek, et l'occasion inespérée de retrouver celle qui est faite pour moi va me passer sous le nez aussitôt que je m'endormirai.

Coincé dans un paradoxe, je ne sus plus quoi penser. J'étais enivré par cette idée trop éloignée de tout ce à quoi j'aurais pu aspirer, mais à la fois confiant dans mes propres choix, dans la mesure où il s'agissait réellement des miens. Ces chauds-froids

émotionnels tendirent à me rendre quelque peu paranoïaque. Pour sortir de l'étouffement provoqué par ces pensées sans issue, je changeai complètement de sujet. Je désignai d'un geste du doigt les tableaux aux murs.

- C'est elle qui a peint tout ça ?
- Oui, c'est une grande artiste. Elle mérite d'être reconnue.
- Elle ne peint que du blé ?
- Non, elle peint de tout. Elle utilise l'appartement pour exposer parfois. Et elle expose toujours par thème. Le mois dernier, il n'y avait que des bateaux de pêche sur ces murs.
- Au fait, c'est quoi une 918 Spyder, une télé à grand écran plasma ?
- C'est le citron roulant garé dans mon garage.

- Ah ouais ? La classe ! Un citron pressé qui arrache le bitume au démarrage. Mais je suis quand même étonné de ne pas plutôt avoir choisi Jaguar ou Mercedes.
- D'après ce que tu m'as dit, tu as un ami designer chez Porsche qui te l'a laissée à un bon prix.
- Tu peux la prendre, je ne sais pas conduire. Tiens, voilà les clés !
- Même si j'avais le permis, je n'aurais jamais l'audace d'affronter les regards en étant au volant d'un pareil bolide.

Soudain, je pensais à l'après soirée avec un sentiment de vertige grandissant.

- Et demain, j'aurais vraiment oublié tout ça ?
- En arrivant à la donne finale, les souvenirs de tes moi précédents seront

effacés. C'est comme une bande vidéo, si tu filmes plusieurs fois sur la même, seul le dernier film reste.

- Alors ça aura servi à quoi ?
- À arriver au résultat final, le dernier de tes choix. Si les souvenirs s'évanouissent, l'expérience reste. Pour reprendre l'exemple de la bande effacée chaque jour, le cameraman perd chaque fois le film de la veille, mais son expérience acquise demeure. Le karma que tu façannes, aussi, conditionne ton devenir.
- Bon, Barnabé... Je ne sais pas si je dois te remercier ou te déginguier la tronche, mais en tout cas je pense qu'il est temps de nous laisser tranquilles, maintenant.
- J'allais partir. Ah, tiens ! Une petite boule blanche au cas où ça dérape, pour que tu puisses clore rapidement ce

monde transitoire. À propos, tu as finalement bien fait de ne pas boire le jus d'orange que je t'ai servi, tu serais déjà parti sinon...

- T'avais mis ta merde de pilule dedans ? Pourquoi t'as fait ça ?
- Pour te protéger, je craignais que ça se passe mal. Bon, je file ! Embrasse Ève.
- Tu peux compter sur moi pour ça, va !

En descendant les marches de l'escalier, un instant avant que je ne referme la porte, le sorcier me jeta une sorte de phrase énigmatique.

- Essaie avec elle, mais à l'envers !
- Essayer quoi ?

Il m'ignora et disparut vers le bas de l'immeuble. Sa phrase m'obséda un bon moment. Ève sortit de la salle de bain,

enveloppée d'un délicat parfum vanillé. Dans une robe de soirée bleu-nuit et un petit saphir autour du cou, elle était resplendissante. Le maquillage était réussi car on ne le voyait pas, les cheveux raidis et soyeux remontaient légèrement, un peu façon années soixante. Je la dégustai du regard, tout en me demandant ce qu'il pouvait bien y avoir de prévu ce soir et comment faire pour me mettre au parfum tout en évitant les bourdes.

De toute évidence, elle s'était préparée pour sortir. Allions-nous au restaurant ? Au théâtre ? Où que nous allions, si c'était elle qui savait, je n'aurais qu'à suivre. Si c'est moi qui étais supposé savoir, je pouvais l'emmener n'importe où sans qu'elle sache que l'endroit prévu fut autre. Pourvu qu'il ne fut pas prévu de prendre la voiture, c'est tout ce que je souhaitais. Tandis qu'elle alla dans la chambre pour se chausser, j'entrai dans la salle de bain pour un dernier coup de peigne

et me parfumer à l'aide du seul flacon d'eau de toilette pour hommes présent sur les étagères. Il était à mon goût, bien sûr, bien que je n'avais pas l'habitude de me parfumer. En nous croisant dans le hall d'entrée, Ève passa sa main dans mes cheveux.

- C'est drôle de te voir sans gel, ça ne te va pas si mal, tu devrais rester comme ça pour changer.
- Pourquoi pas.

En admirant son visage de près, en dépit du fond de teint, je distinguai des traits de fatigue et les premières rides de l'inéluctable vieillesse. Faisant la comparaison avec son frais et candide petit minois de 1979, je vis combien tout était éphémère. Remarquant que je la regardais intensément, elle me dévisagea à son tour.

- Tu devrais aller méditer plus souvent mon chéri, tu as l'air si détendu...

Je lui saisis le menton, le caressant du pouce. Elle semblait apprécier ma tendresse comme si elle n'en avait plus reçue depuis longtemps. Très lentement, je m'approchai d'elle. Dans un doux silence, nous fermâmes les yeux. Lorsque nos bouches furent à un cheveu de se rencontrer, le son perçant de la sonnerie résonna dans nos oreilles, comme si un esprit jaloux avait voulu nous taquiner.

* * * * * **26** * * * * *

J'espérais très fort que ce fut simplement la voisine qui viendrait nous rendre la cocotte. Si c'était Barnabé, ce serait vite réglé, pensai-je. Comme Ève se précipitait dans le séjour pour ranger des affaires qui traînaient, je dus ouvrir moi-même.

Un vieil homme en costume cravate et ce qui

semblait être son épouse se tenaient sur le palier, tout sourire et gros bouquet de lys dans les mains. Constatant que ce vieux couple que j'étais sûrement censé connaître s'apprêtait à passer la soirée avec nous, je m'effondrai. Mon seul objectif en cet instant consistait en une mission très délicate : virer ces deux parasites au plus vite sans froisser Ève. Aussi, il pouvait bien s'agir de mon patron.

Tous deux me dirent « Bonsoir Didier ! » presque en cœur. J'ignorais bien sûr comment les appeler, mais Ève revint déjà à ma rescousse, les accueillir.

- Monsieur et Madame Guéblard, comment allez-vous ?
- Ah, bonsoir Ève ! Ça faisait un moment, n'est-ce pas ?

Tout le monde prit place dans le salon comme pour s'y enraciner définitivement. Contrarié, je parvins difficilement à conserver un air

paisible et aimable. La femme âgée était toute menue, la coiffure compliquée avec un dégradé allant du roux au blond, les doigts gesticulant perpétuellement, des yeux de cocker. L'homme âgé avait la chevelure presque blanche, la peau presque rouge, la dentition trop parfaite, le regard de pierre. Quand il se mit à parler sur un ton grave, tout le monde l'écouta en me regardant.

- Je vous sens bien nerveux, mon ami !
- Détrompez-vous, je suis très serein, Monsieur Guéblard.
- On voit bien que non. Mais c'est tout naturel d'être un peu tendu quand on se prépare à présenter une nouvelle création à son vieux boss.

C'était donc bien mon patron. Non seulement l'unique soirée romantique de ma vie semblait aussi bien partie que le Titanic, mais pour couronner le tout, j'étais supposé présenter un

travail professionnel dont je n'avais pas la moindre idée. De toute évidence était venu le moment opportun pour m'isoler et avaler la boule « homéopathique » de Barnabé.

– Excusez-moi une minute, je vous prie.

Une fois dans les toilettes, je sentis un flot de larmes me dégouliner sur les joues et sur le menton. C'était si désolant et si frustrant de quitter Ève dans des circonstances aussi stupides. En posant le somnifère dans la main, je focalisai intensément mes dernières pensées sur le très peu d'instant passés avec elle, comme pour tenter de les garder en mémoire en dépit de tout. Je perçus alors tout le danger des attachements. Une demi-heure avec elle avait suffi à générer de la concupiscence. Je n'osai pas imaginer après une vie entière.

En ouvrant la bouche pour avaler la pilule, j'eus une idée salvatrice. Pourquoi ne serait-ce

pas plutôt mon patron qui avalerait ça ? Je séchai mes larmes, tirai la chasse, me recoiffai de la main et rejoignis Ève et mes hôtes.

- Qu'est-ce que je vous sers, Monsieur Guéblard ?
- Depuis le temps que vous me parlez de votre Whisky...

M'approchant des bouteilles en tournant le dos aux invités, servant un verre de Whisky, j'y lâchai discrètement la petite boule blanche qui fondit presque instantanément. En buvant une seule gorgée, Monsieur Guéblard sentirait un coup de fatigue suffisamment assommant pour souhaiter rentrer immédiatement chez lui avec son épouse. Je lui tendis le verre, qu'il accepta avec un sourire de satisfaction.

- Et vous, Madame Guéblard, qu'est-ce que je vous sers ?
- Si vous aviez un peu d'eau gazeuse, mais

pas trop forte, ce serait parfait.

Cela tombait bien, j'avais repéré une bouteille de Vichy-Saint-Yorre. Je me félicitais de mon sens aiguisé de l'observation. Pour me montrer qu'elle était déjà servie, Ève me brandit une petite bouteille d'Évian à moitié entamée. Je me servis un fond de liqueur de Chartreuse, juste pour le plaisir du goût. Ève approcha une petite table roulante sur laquelle était posé un objet caché sous un tissu de satin. Je devinai que l'objet masqué devait être l'œuvre en question. Une fois encore, je demeurai pitoyablement silencieux et immobile.

– Allez chéri, on s'impatiente !

Je remarquai que le vieux bonhomme n'avait pas encore trempé ses lèvres dans son verre. Le coup de barre attendu étant mon unique échappatoire, je fus contraint de le pousser à la consommation.

- Monsieur Guéblard, vous ne goûtez pas votre Whisky ? C'est un vingt-quatre ans d'âge irlandais très fameux, vous savez.
- Je n'ai aucun doute là-dessus, mon cher Didier, mais je préfère l'apprécier paisiblement après la découverte de votre création, qui pour l'instant est la seule chose pour laquelle j'ai soif.

* * * * *

27

À l'instar des regards, le silence se fit plus pesant. Ève exprima oralement ce qu'elle tenta d'abord de me communiquer par le regard, et que j'avais bien saisi.

- Alors Didier, qu'est-ce que tu attends ? Ne nous fait pas languir plus.
- Eh bien... C'est un grand plaisir de vous

dévoiler ma dernière création après une longue période de travail dans le secret...

Prononçant un discours de banalités propre à ce genre de contexte, je retirai le voile de l'objet, qui rendit tout le monde perplexe, mais pas autant que moi. C'était une sorte de boule métallique un peu aplatie, avec des fentes en étoile sur le haut, laissant soupçonner une ouverture à cet endroit. Je le posai dans les mains de mon patron.

- Je souhaiterais voir si vous arrivez à deviner comment ouvrir cette chose énigmatique.

Il y avait une sorte de bouton carré au-dessous de la boule mystérieuse, sur lequel il pressa, frotta, tourna, toqua et gratta le doigt, sans effet. Il la remit à sa femme, qui tenta de la dévisser, puis de presser sur tous les coins de la surface, sans succès non plus. Enfin, Ève

reçut à son tour la création métallique. Elle se contenta d'un essai vocal, plus par humour que par conviction.

– Sésame, ouvre-toi !

Toutes les tentatives ayant échouées, mes hôtes donnèrent leur langue au chat. Ève me tendit la boule. Tandis qu'elle demeurait encore dans sa main, elle s'ouvrit d'elle-même, en douceur, selon un mécanisme assez curieux, telle une fleur. Huit pétales métalliques dévoilèrent un petit vaporisateur cylindrique. Les deux femmes exclamèrent leur émerveillement, mais Monsieur Guéblard, l'air sérieux, reprit la boule en mains pour se concentrer sur le mécanisme. Voulant me prouver qu'il l'avait bien saisi, il formula sa compréhension à haute voix, me sortant ainsi du pétrin.

– Intéressant... La chaleur de la main déclenche l'ouverture, et débloque le

bouton situé au-dessous.

En même temps, il posa son index sur le bouton carré, ce qui libéra un jet liquide sur sa cravate. Mon employeur embaumant un parfum très féminin, tout le monde ria, sauf lui. En dehors de cet incident bénin, il sembla séduit par le concept.

- Vous pourrez passer dans mon bureau demain matin. On établira un plan d'étude pour savoir si un tel produit est commercialisable.
- Je suis certain qu'on peut trouver beaucoup d'intéressés.
- C'est plutôt au niveau de la production que je m'inquiète.
- Ce n'est sûrement pas un problème pour des maisons telles que Dior, Gaultier ou Yves Saint Laurent.
- On en reparlera quand vous serez

devenu un designer de renom. Sinon je reconnais que votre boule est une idée sympathique pour le produit lave-vitres ou l'eau pour les plantes.

Monsieur Guéblard était maintenant plus captivé par son verre de vingt-quatre ans d'âge. Il le sentit, puis me regarda bizarrement.

- Quelque chose ne va pas, Monsieur ?
- Au contraire, je constate que c'est un grand cru. Et un grand cru comme celui-ci, savez-vous comment l'apprécier ?
- Dites-le moi.
- Cul sec ! Ainsi, toute la subtilité de sa saveur vous pénètre au plus profond des papilles.

S'il avalait ce verre d'un trait, il s'endormirait profondément sur place sans qu'il soit possible de le réveiller. Je serais accusé de

l'avoir drogué, Ève appellerait le SAMU, la soirée serait complètement gâtée. D'un geste prompt, j'arrachai le verre de ses mains. Ce fut comme confisquer le biberon à un bébé assoiffé. Le vieil homme était médusé.

– Une seconde, je vous prie !

J'allais poser le verre dans la cuisine, non sans attraper incognito la bouteille de Whisky. Une fois à l'abri des regards, je servis un autre verre à mon patron, avec deux glaçons à la place du somnifère, bien que je sus être un crime de glacer un grand cru.

– Voilà Monsieur Guéblard. Il est meilleur frais, vous verrez.

– Vous plaisantez ? Vous allez geler le goût, là !

Employant ses gros doigts, il s'empressa de retirer un à un les glaçons qu'il lâcha dans le pot d'une des plantes du séjour. Il ferma les

yeux et d'un geste franc et assuré, il jeta tout le Whisky dans son gosier. Le poison coulant dans ses veines, il devint plus bavard et plus bruyant. Terriblement agacé, je ne savais pas quel subterfuge employer pour trouver rapidement la tranquillité.

Cependant, comme par miracle, les Guéblard ne pouvaient pas traîner en longueur. Le vieux lança un coup d'œil à sa montre.

- Nous sommes navrés, mais nous allons devoir vous quitter. Nous avons rendez-vous avec un couple d'amis pour aller à l'opéra. On joue Les noces de Figaro, ce soir.

À cet instant, poussé par un besoin de défoulement, je me surpris à une monstrueuse hypocrisie.

- Vraiment ? C'est tellement regrettable ! On se faisait une telle joie de passer la soirée avec vous.

- Une prochaine fois avec plaisir, c'est promis.

*** ** 28 *** **

Quand la porte se referma derrière les deux parasites, je m'attendais à ce qu'Ève me saute dans les bras. Au lieu de cela, elle débarrassa les verres qu'elle apporta à la cuisine. M'efforçant à la patience, je pris une pleine et lente respiration.

Me souvenant que je n'avais pas eu le temps de cacher le verre de somnifère vingt-quatre ans d'âge, je me précipitai à la cuisine, mais il était trop tard. Ève tenait le verre en main ; il était vide.

- Non ! Tu n'as pas bu ça, quand même ?
- Si, cul sec !

– Tu as fait ça ?

Elle riait, j'étais défait. Alors que je me préparais à la prendre dans mes bras pour amortir sa chute, elle se moqua de moi.

– Franchement, tu m'as déjà vu avaler une seule goutte d'alcool ? C'est toi qui avale tout ce qu'on te dit ! Je l'ai vidé dans l'évier.

Soulagé, je faillis m'exclamer de joie, ce qui aurait pu paraître louche. Pour plus de normalité, je feignis le type attaché à son Whisky.

– Un Whisky de cette valeur ? Tu te rends compte du gaspillage ?

– C'est bien ce que je disais, tu avales tout. Je viens de le remettre dans la bouteille.

Son air sérieux indiquait que cette fois, elle disait vrai. S'il y avait un problème, je serais donc désormais obligé de me vider toute la

bouteille pour m'enfuir dans le sommeil.

En contemplant l'allure distinguée d'Ève, pleine de grâce, je l'imaginai attablée en face de moi dans un restaurant chic, le regard reflétant le scintillement des chandelles, sa main dans la mienne, espérant que de longues heures s'écouleraient avant que le garçon vienne nous servir. N'ayant jamais vu cela que dans les films, j'imaginai que ce devait être féerique, tout particulièrement avec une femme comme Ève. En fait, il m'était déjà arrivé d'inviter une fille au restaurant, une certaine Rosalie, mais c'était dans une cafette au bord de l'autoroute.

- Je t'emmène au resto ce soir, ma chérie ?
- Encore un resto ? Franchement, j'en ai ma dose !
- Mais pas un resto ordinaire. Un du genre éclairé aux bougies, avec pianiste,

serveurs en costard blanc...

- Ouais, genre celui d'avant-hier, quoi ! Sincèrement, je préfère encore rester dans notre poulailler.
- Tu as raison, après tout. On peut toujours picorer quelques graines, ici.

Je me mis à imiter le coq, les bras pliés en ailes, avec des mouvements saccadés de la tête. Tout en riant, elle alla s'enfermer dans la salle de bains pour se démaquiller. J'en profitais pour visiter un peu mon appartement. J'aurais voulu trouver un album de photos pour nous voir aux différents âges, notre mariage, nos vacances, mais je ne trouvais rien. Remarquant que les meubles étaient loin d'être propres, je ne pus m'empêcher de m'emparer d'un chiffon et de le passer ci et là. Dans le séjour, il y avait une petite couche de poussière partout, exception faite des bouchons des bouteilles d'alcool.

Constatant que la porte de la cuisine grinçait, je trouvai de la graisse que j'appliquai sur les gonds. Ma bien aimée arriva à cet instant, le visage au naturel et dans une tenue très décontractée, ce qui n'enlevait rien de son élégance innée. Outre la porte devenue silencieuse, elle constata le chiffon avec toute la poussière qu'il avait amassée.

- Wouah ! Bricoleur et nettoyeur à présent ? Décidément que de surprises. C'est un tout autre homme chez moi, ce soir. Où est passé Didier ?

C'était curieux cette sensation, un mélange d'être plus que jamais à ma vraie place, mais aussi celle d'avoir un frère jumeau dont je pris la place en douce, à l'insu de sa femme. Pour rassurer Ève sur mes comportements bizarres comparés à l'autre moi, j'avais maintenant mon prétexte tout cuit.

- Tu vois, je te l'avais bien dit mon chou,

cette méditation m'a vraiment transformé.

– Tu vas me manquer.

Elle avait dit cela en chuchotant, posant sa tête un instant sur mon épaule, avant de se diriger vers la chambre. J'étais troublé. Elle ne pouvait pas savoir que nous allions nous retrouver séparés cette nuit. Pourquoi avait-elle dit ça ? Comme elle me fit un signe de la main depuis la chambre, je la rejoignis. Elle avait quelque chose à me dire.

– Tu peux sortir une pizza du congèle ? Je te dirai quand la mettre au micro-ondes.

– Une pizza congelée ? Aux micro-ondes ? Un vrai repas ça serait mieux, non ?

– Tu crois que j'ai le temps de cuisiner ? Je dois faire ma valise, c'est demain que je pars au cas où tu as oublié.

– Qui t'a demandé de cuisiner ? Je m'en

occupe, voyons !

- Quoi ? Toi qui n'as jamais touché une casserole ? Laisse-moi rire !

Elle n'aurait pu croire qu'il existât une méditation capable de transformer un cuisinophobe en cuisinophile, mais qu'importe. Pour cette précieuse soirée, je ne pouvais concevoir que nous allions mâcher une pizza en caoutchouc ! Elle penserait certainement que j'avais pris des cours de cuisine en cachette. En ouvrant le réfrigérateur, je découvris avec joie un sac en papier rempli de morilles et de nombreux aliments, dont des légumes frais du marché. Pendant qu'Ève remplissait sa valise pour je ne savais quelle destination, je concoctai un menu convivial en évitant toute complication culinaire afin de n'éveiller aucune suspicion. Un steak de tofu aux morilles dans une sauce à la crème, quelques tomates à la provençale, et du chou-fleur gratiné. Pour le dessert,

simplement une poire fendue en deux, que je nappai avec un peu de caramel au beurre obtenu au bain-marie. Je remarquai que je me passai fort bien de la cocotte.

Ève semblait enchantée. Elle savourait tant chaque bouchée et je savourais tant chaque instant que nous dînâmes dans un silence monacal. Le repas fini, je m'apprêtais à laver les assiettes, mais je réalisai qu'il y avait un lave-vaisselle. En l'ouvrant, je vis qu'il était rempli de vaisselle propre, et reçus l'ordre de le refermer aussitôt.

- Tu auras le temps de faire ça plus tard. Je pars demain quinze jours à Milan et toi qui d'habitude viens dans la cuisine seulement pour manger tu t'apprêtes à y passer la soirée. Pendant que tu y es, allume la télé aussi !
- Quinze jours à Milan, pour moi ce sera comme si tu partais mille ans à Milan.

M'étant rendu dans la salle de bain pour me brosser les dents, je passai un pyjama en soie, que j'avais aperçu, encore dans son emballage, sur le dossier d'une chaise. En sortant, Ève me prit par la main, comme lorsque nous avons huit ans, et m'emmena directement dans la chambre. Vêtue d'une chemise de nuit couleur Champagne, elle se glissa dans le lit. Je la rejoignis en tirant la couette d'un geste assuré, comme si cela eût été pour la huit millièème fois.

- Tu dors en pyjama, maintenant ? Et celui-ci, ce n'est pas celui que tu voulais offrir à Barnabé pour son anniversaire ?
- Hein ? Si... Mais je voulais voir ce que ça fait de dormir avec ça.

Je rêvai de cet instant où nous nous retrouverions seuls et sous la même couverture. Mais lorsqu'elle vint se serrer contre moi et fit glisser sa main sur mon ventre, je réalisai que je n'étais pas du tout prêt pour autre chose que de candides petits baisers. J'ai souvent aimé brûler les étapes avec les filles, mais avec Ève, c'était impossible. Je l'aimais encore comme un enfant de huit ans. Je voulais seulement la regarder, l'entendre et rire avec elle.

Je pris simplement sa main que je déplaçai vers mon épaule. Elle conclut que j'étais fatigué, ce qui était aussi le cas. Bien que j'effectuai une longue sieste chez Barnabé, je souffrais encore du décalage horaire de la veille. Dès lors, nous ne faisons que nous croiser les doigts et nous caresser les mains, tout en parlant de choses diverses.

– J'espère que tout ira bien à Milan.

- Tu veux dire pour l'expo ? Comme les amateurs d'art sont aussi imprévisibles que la météo, je n'espère rien, comme ça je ne serai pas déçue. Même si je ne vends rien, ça sera aussi l'occasion de rencontrer des nouveaux propriétaires de galeries.
- Si ce sont de vrais connaisseurs, ils se battront pour acheter tous tes tableaux !
- Tu parles ! Des connaisseurs comme mon client japonais de la semaine dernière ?
- Ton client japonais ?
- Je ne t'avais pas encore raconté ? Je l'ai raconté à tellement de monde que je ne sais plus. Alors on a eu la visite d'un monsieur japonais, conseiller artistique réputé dans tout le Japon. Accompagné de tout un groupe de personnalités de son pays, il a regardé attentivement

chacun de mes tableaux sans montrer le moindre signe d'enthousiasme. Tout d'un coup, je le vois pointer du doigt, l'air très emballé, en s'écriant « Je veux ça ! » Alors je lui dis « Ce n'est pas à vendre, Monsieur Hazu Yagamashi. » Mais il a insisté, il me dit « Je vous en donne dix mille euros, c'est une pure merveille ! »

- Il représentait quoi, ce tableau que tu ne voulais pas vendre ?
- C'était la porte d'un vieux placard Ikea, fendu sur le côté, avec du papier collé qui avait été déchiré. On l'avait mise par terre contre le mur, en attendant de trouver un tournevis pour la refixer.
- J'y crois pas ! Et tu lui as vendu ça ? Pas très honnête, hein coquine ?
- Tu voulais que je fasse quoi ? Que je lui fasse perdre la face en disant devant

tout son gratin, « Désolée Monsieur Hazu Yagamashi, mais il s'agit de la porte arrachée d'un vieux placard. » ? Mais comme je trouvais que je ne méritais évidemment pas cet argent, j'ai tout donné à l'Unicef.

- Tout ?
- En fait, presque. J'ai gardé trois cents euros. Deux cents pour un nouveau placard à la galerie et cent pour la livraison de la vieille porte à mon client nippon.
- Ah, ces Japonais !
- Non, rien à voir avec les Japonais, c'est propre à certains amateurs d'art. Une fois, un Français voulait acheter un tableau à un ami. En réalité, c'était juste une toile encore non peinte.
- Il a eu l'honnêteté de lui dire ?

- Oui, mais il a quand même peint au rouleau en une minute à peine un monochrome blanc qu'il lui a vendu je crois trois mille euros.
- Pfff ! Quand je pense que tu te fais chier pendant des semaines à peindre des toiles remarquables.
- Non, j'y prends un immense plaisir.
- Bien sûr, mais tu vois ce que je veux dire !

Brusquement, Ève prit un air horrifié, me fixant du plus obscur des regards.

- Mon Dieu ! Comment as-tu osé ? C'est maintenant que je réalise, tu es complètement inconscient, ma parole !
- Mais de quoi tu parles, chérie ?
- Mes tâches de café sur la nappe de la cuisine, celles que tu as essuyées avec

l'éponge... Elles valaient une fortune !

Nous sommes partis sur un fou rire qui ne finissait plus. La pluie de la journée avait donné à l'atmosphère une fraîcheur vivifiante très agréable.

- Chante-moi ta chanson !
- ♪ J'ai encore rêvé d'ÈÈÈveee ! ♪
- Non, pas celle-là ! Le blues de l'artiste !
- Ah, le blues de l'artiste ? Eh bien tu vois, j'aimerais beaucoup l'entendre de ta voix pour une fois, si tu veux bien.
- Bon, d'accord... ♪ J'aurais voulu être un bouddhiiiiiste ! Pour pouvoir tout r'mettre à zérooooo ! Quand mes yeux se posent sur la liiiiiiste ! De toutes mes tâches et autres expooooos ! ♪
- Tu sais mon amour, cette méditation m'a bien ouvert les yeux. J'ai saisi toute

l'importance de s'aimer pleinement chaque jour, comme s'il était le seul jour, ou le dernier des jours.

Elle se mit à me regarder d'un air grave. Elle parut réfléchir profondément.

- Si on vivait chaque jour comme si c'était le dernier, on ne se quitterait plus. Donc l'un de nous deux ne pourrait plus aller à son travail. Et tu devrais prendre l'avion avec moi demain. Comme Barnabé nous l'a expliqué un jour, c'est la loi du Yin et du Yang. Le bien contient toujours du mal et vice-versa.
- Eh oui, il y a toujours de la douleur dans la joie. Mais est-ce que c'est facile d'abandonner la joie pour ne plus connaître la douleur ?
- Je pense qu'il n'y a qu'en essayant que tu peux le savoir, mon chéri.

- Que ce soit renoncer au plaisir pour échapper à la douleur ou accepter le plaisir et donc payer le prix avec autant de douleur, dans les deux cas ça me fait flipper.

* * * * * **30** * * * * *

Elle riait, tout en me regardant avec des yeux presque moqueurs.

- Dis-moi Ève... Si ce soir était le dernier soir de ta vie, que ferais-tu ?
- Je finirais toute la boîte de chocolats de ta sœur, je mettrai le feu à toutes les factures qui s'entassaient dans le tiroir, et je passerais la nuit entière à te couvrir de baisers !
- Ah oui ?

- Non, en réalité, je passerais la nuit à pleurer et à paniquer. Je flipperais trop de perdre tout ce qui constitue ma vie, j'y suis trop attachée !

Pour éviter le risque qu'elle me pose une question à laquelle je serais incapable de répondre, je tentais de mener moi-même la conversation.

- Tu sais que je revois exactement comme tu étais quand on s'est connus ?
- Quand on avait sept ans ?
- Oui, sept huit ans, à l'école à Lyon.
- Même moi je n'en ai plus aucune idée. En plus, on n'a même pas de photo de cette période.
- Tu étais à croquer avec tes longs cheveux lâchés. Tu avais une jupe bleu-marine comme tes chaussures à sangle, mais avec une bordure beige. En haut tu

portais un joli chemisier mauve pâle, avec des petits lapins brodés, tu avais des chaussettes blanches même l'été, et ton cartable était plus large que toi.

- Tu inventes ?
- Absolument pas. Je te revois exactement comme si c'était hier.
- C'est fou la mémoire que tu as ! Et tu préfères la Ève d'avant ou de maintenant ?
- La question se pose plus en termes d'espace que de temps. Je préfère la Ève qui est près de moi que celle qui est loin.

Tout en fermant les yeux, elle souriait. Elle s'apprêtait à s'endormir, et je ne pouvais pas la tenir éveillée au risque de la contrarier. Il me fallut laisser les choses se produire naturellement, sans rien forcer. Je pensai rester éveillé toute la nuit rien que pour le

plaisir de voir encore son sourire quand je lui apporterais les croissants chauds au lit. Mais j'aurais été exténué et donc inapte à être de bonne compagnie pour elle. Pourquoi fallut-il déshabiller Saint-Pierre pour habiller Saint-Paul ? Il me fallait simplement savoir apprécier ce qui s'offrait à moi.

La voir s'endormir était comme la voir mourir. J'étais à la fois triste et heureux. Triste de la voir me quitter, heureux d'avoir pu passer une si belle soirée auprès d'elle. Une soirée tout à fait inoubliable, que je finirai tout de même par oublier dès le lendemain, effacée par la dernière donne du ricochet.

* * * * * 3) * * * * *

Songeant à Barnabé, j'étais saisi de remords. Je réalisai qu'il était extraordinaire. Il avait

été d'une bonté rare et d'une aide précieuse pour moi. Je n'aurais jamais été en mesure de le remercier assez. Maintes fois, j'avais été hostile envers lui. J'avais à présent la nette intuition que le résultat final serait la meilleure chose pour moi et c'était grâce à lui, à sa patience, à sa générosité et à sa sagesse. J'étais très attristé de ne pas pouvoir lui communiquer ma pensée, lui demander pardon et le remercier du fond du cœur.

J'allai m'installer dans un coin du séjour, assis par terre avec mon téléphone, essayer les divers mots de passe que je pouvais imaginer, mais aucun n'ouvrait l'accès. Je ne savais plus du tout où se trouvait sa maison ; je n'avais repéré ni numéro ni nom de rue, et dans son quartier toutes les maisons se ressemblaient, surtout sous la pluie.

Le nez au plafond, je repensais à tous les moments passés avec lui. Je me souvins aussi du dernier moment où, s'engouffrant dans les

escaliers, il me lança cette drôle de phrase : « Essaie avec elle, mais à l'envers ! » Tellement obsédé par le déverrouillage du téléphone, j'allais jusqu'à imaginer qu'il s'agissait d'un indice pour le mot de passe, mais comment aurait-il pu le connaître ? Et pourquoi aurait-il voulu me le donner ? De toute façon, le code est en chiffres, et de plus, « elle » à l'envers, ça fait aussi « elle ».

C'est donc la mort dans l'âme que j'allai me recoucher. En pénétrant dans la chambre, je vis qu'Ève s'était retournée. Je fis donc le tour du lit pour aller m'asseoir sur le plancher, de façon à pouvoir observer encore le visage de ma femme éphémère. Sa respiration était très paisible. Tout à coup, en jetant un coup d'œil fortuit sur sa table de nuit, j'aperçus un numéro du magazine ELLE posé à l'envers. Le nom inversé m'apparut donc comme les chiffres 3773. De retour dans le séjour, je bondis sur mon téléphone et composai ces

quatre chiffres. Le téléphone se déverrouilla et je pus trouver aisément Barnabé dans les contacts. Un instant plus tard, Barnabé décrocha. Je pus lui dire tout ce que je tenais à lui dire, ne cessant de le remercier chaleureusement. Il fut touché, mais surtout heureux pour moi.

- Au fait, comment connaissais-tu le mot de passe ?
- Ah, tu sais, quand on communique avec les esprits, on arrive à savoir des choses.
- Et tu savais que j'allais vouloir t'appeler ?
- Je n'en étais pas sûr, mais je m'étais dit que si tu réalisais que je n'étais pas le sorcier diabolique que tu semblais imaginer, tu risquais d'être affligé de ne pas pouvoir me contacter. Je voulais que dans tous les cas tu puisses partir le cœur léger vers le 2014 final de ta triple

vie, l'aboutissement de ton ricochet. Et sois serein, je suis certain que tu as lancé la pierre plate dans une excellente direction.

- Je comprends que le moi qui te connaît depuis deux mois soit très ami avec toi. Je suis tellement déçu qu'on ne se rencontre plus à l'avenir.
- C'est ainsi, ce qui devait être accompli a été accompli. Tourne la page et attelle-toi à tes nouveaux accomplissements.
- Je ne sais pas quoi dire, vraiment.
- Vu l'heure, tu peux dire « Bonne nuit ! » par exemple.
- Sacré Barnabé, je ne t'oublierai jamais... Je veux dire, dans les minutes qui restent.
- Adieu Didier.

– Et...

Il avait raccroché. Je retournai me coucher. À la lueur de la Lune, je regardais Ève respirer. Un peu plus tard, dans son sommeil, elle se retourna et se blottit contre moi, m'enlaçant du bras. Je posai le mien similairement autour d'elle. J'étais bien, car je n'étais ni joyeux ni malheureux. Je n'avais même plus de pensées. Sachant que les dés étaient jetés, il n'y avait plus rien à faire, le résultat qui m'attendait ne changerait pas. De ce fait, je pus demeurer l'esprit parfaitement paisible. Doucement, le sommeil m'emporta et pour la première fois de ma vie, j'en étais conscient.

*****32*****

Ce matin, dans ma demeure aussi vaste qu'une cathédrale, je fus réveillé en douceur

par le ballet aérien des chauves-souris. Dans cette fantastique grotte naturelle aux stalactites artistiques, je goûtais depuis trois mois aux bienfaits de la vie silencieuse, sans électricité, sans clé et sans heure. Outre les souris ailées, j'avais pour compagnie de magnifiques serpents multicolores, des araignées à pinces, des cancrelats sauteurs et d'autres insectes.

Depuis de longues années, j'avais pris la robe monastique, ici en Birmanie. De temps en temps, j'effectuais une retraite de méditation en un lieu isolé, le plus souvent dans un petit monastère de forêt.

En sortant paisiblement de ma grotte, l'attention sur chaque pas, j'étais salué par les oiseaux qui nichaient dans les bambouseraies. Après la toilette dans le ruisseau voisin, je m'assis sur une grande pierre plate tout près de l'eau. Situé sur une petite montagne, ce lieu restait assez frais avant le lever du soleil.

Exception faite de cette première assise, je méditais toute la journée au fond de la grotte.

Ce matin, je ne parvins pas à méditer. Je ressentais un sentiment étrange. Ma nuit fut si profonde qu'aucun rêve ne me revint en mémoire, mais de vieux souvenirs s'imposèrent dans mon esprit. Je revis une période de mon enfance, où j'avais une petite amoureuse, une fille de ma classe prénommée Ève. À cette époque, je me souvins d'un individu pour le moins singulier, qui semblait bien me connaître. M'ayant abordé, il insista pour que je prenne garde à ne pas perdre contact avec Ève. Je ne regrettai pas d'avoir suivi son conseil. Avec elle, nous nous sommes envoyé tant de lettres que nous aurions pu nous acheter une maison avec l'argent des timbres.

Dès la fin du collège, en 1986, nous nous sommes retrouvés à Paris pour faire une école d'art. Nous vivions alors dans le même studio.

Cette école achevée, nous travaillâmes deux ans, elle comme caissière et moi surveillant dans un parking souterrain, avant de trouver des opportunités professionnelles artistiques.

Nous commençons tout juste à parler mariage, quand je rencontrai un autre individu, encore plus étrange, avec ses lunettes noires, une drôle de moustache et un pansement sur le nez. Grâce à lui, j'eus une révélation. Il fut le premier à m'expliquer ce qu'était la méditation et la libération à laquelle elle conduisait. Il m'avait aussi parlé d'un certain Barnabé Boulougouana, me précisant que si je le rencontrais, il me faudrait l'éviter comme la peste.

À cette époque, personne ne parlait de méditation. Le soir-même, j'avais commencé à m'asseoir silencieusement, les yeux fermés, apaisant l'esprit de toute l'agitation du quotidien. Dès les premières semaines, je perçus les effets bénéfiques de la méditation.

Plus je méditais, plus j'étais heureux avec peu. Plus j'étais heureux avec peu, moins j'avais besoin de courir après les choses. Moins je courais après les choses, plus j'avais de temps pour méditer. C'était comme une drogue ou un cercle vicieux, mais dans le bon sens : un cercle vertueux.

Je perdis donc rapidement tout intérêt pour les activités futiles. Souhaitant m'investir plus sérieusement à la recherche de la paix intérieure, je devins moine, jouissant ainsi du cadre idéal à la vie contemplative.

Malgré tout, je gardai contact avec Ève, qui ne se maria pas. Elle projetait d'ailleurs de venir prochainement me rendre visite et méditer quelques jours.

Bien installé dans ma grotte, près de l'entrée, alors que je m'apprêtais enfin à retourner tranquillement à ma méditation, j'eus la visite surprise de deux Occidentaux. Ils s'approchèrent lentement, car c'étaient deux vieillards. Quand ils furent tout prêts, je vis qu'ils étaient jumeaux, chacun agrippé à un bâton. L'un était moine, l'autre ressemblait à un hippie, les cheveux enchevêtrés et une barbichette couleur cendre. Je me levai pour les accueillir courtoisement.

– Welcome Sirs! Where do you come from?

Ils se regardèrent et ricanèrent ouvertement. Le barbu me répondit en bon français.

– Ce n'est pas la bonne question.

- Ah, vous êtes Français, aussi ?
- Ce n'est pas le seul point commun avec toi.

Ils m'énoncèrent à tour de rôle, selon une précision inouïe, des choses sur moi, sur des événements de mon existence et sur mes pensées les plus secrètes, que nul ne put connaître. Je crus avoir affaire à des méditants accomplis qui avaient la capacité de sonder les pensées et le passé des autres. Intrigué, je revins sur la question de leur provenance.

- Ah ? Et au fait, quelle était la bonne question ?
- C'était « *When do you come from?* »
- Comment ça ? En dehors du présent, rien n'existe.
- Si tu restes coincé dans tes convictions, tu ne sauras pas grand-chose.

- Bon, alors... De quand venez-vous ?
- 2041.

Avec ce qu'ils savaient sur moi, ils ne pouvaient pas être fous. Quoiqu'il en fut, leur petit manège me rendait perplexe. Néanmoins, les voyant amusés, je décidai de jouer à leur jeu.

- Waouh ! Quand viendra 2041, j'aurais... Tout juste soixante-dix ans.
- C'est pile l'âge que nous avons.
- Donc nous avons le même âge, en fait !
- Forcément !

Ils étaient curieux et troublants à la fois. Si leurs comportements culottés eurent choqué quiconque, rien de ce qu'ils firent ne me froissât. Bizarrement, je me sentais extrêmement proches d'eux. Le chevelu sortit des gamelles d'un sac et m'offrit le petit-

déjeuner, que nous partageâmes tous ensemble. Il ne s'agissait que de choses que j'aimais particulièrement, ce qui me fit supposer qu'ils connaissaient aussi mes goûts. Par moments, ils parlaient comme si j'étais absent.

- Je crois qu'il n'a pas encore compris.
- Bon, on lui dit ?

*****34*****

Ils m'enjoignirent à regarder en détail certaines parties de leur corps, à chacun d'eux. D'abord leurs mains, qui comportaient exactement les mêmes grains de beauté que les miennes. Tout le reste était identique, également : les incisives qui se chevauchaient, le gris-bleu des yeux, et comme si cela ne suffisait pas, la cicatrice au cou et celle de l'auriculaire. Impressionné, je commençai à

comprendre que j'étais en présence de deux autres moi-même, avec vingt-sept années de plus. Mais pourquoi étaient-ils deux et si différents ? Tranquillement, ils m'éclairèrent sur cette étonnante énigme. Le « hippie » débuta.

- Mon cher jeune moi, tu t'apprêtes à te déterminer à pratiquer intensivement et à ne pas quitter cette grotte durant vingt ans, quoi qu'il arrive. Ayant mis la barre trop haute, tu chuteras bien bas. Tu forceras tant que, faute de calme et d'équanimité, tu ne développeras que colère et frustration. Finalement, après à peine deux ans et demi, tu abandonneras tout, ne voulant plus jamais entendre parler de méditation. Résultat des années plus tard, moi, un vieux baba ayant gaspillé sa vie à tergiverser sur les philosophies les plus diverses dans une petite communauté

de marginaux en Haute Provence.

- Et un jour, toute la communauté s'est attelée à concevoir une machine à remonter dans le temps, c'est ça ?
- Attends ! Un jour, je me suis souvenu qu'au début des années 90, un type bizarre m'avait parlé d'un certain Barnabé Boulougaouana.
- Je me souviens !
- Forcément ! Et il m'avait conseillé de l'éviter comme la peste au cas où je le croiserais. Paradoxalement, c'est cette information qui m'a permis de le retrouver et de le rencontrer.
- C'est qui alors, ce gars ?
- Un médium. En dehors de ses consultations habituelles, il a reçu le pouvoir d'expédier une personne dans le passé pour lui donner l'occasion de

s'aiguiller vers une direction plus propice. Il se trouve que cette personne c'est nous.

- Et vous allez rester ici en 2014, désormais ?
- Seulement une journée. Aussitôt qu'on s'endort, on se retrouve en 41. J'ai donc choisi de venir ici, mais la première fois j'étais seul à te rendre visite. Je t'avais conseillé de rester modéré dans ta pratique et de suivre tes propres intuitions.

Le vieux moine pris le relais.

- Ce jeune moi qu'il avait rencontré, c'était moi ! Malheureusement, je n'avais pas compris qu'intuition et sagesse sont deux choses différentes. Suivant exclusivement mon intuition, j'ai lâché trop de lest. Évitant soigneusement l'extrême voie des rudes

ascèses, j'ai fini par tomber dans la voie de l'autre extrême, comme tant d'autres, où l'esprit trouve toujours prétexte à se laisser aller aux plaisirs. Corrompu par le confort, je n'ai fait que me remplir la tête, bien que les sages enseignent précisément l'inverse. J'ai suivi de longues études pour acquérir de grands diplômes, car qui dit diplômes dit renommée, qui dit renommée dit vénération, qui dit vénération dit vie de prince.

- Moi, finir comme ça ? Impossible !
- Tu sais, l'insouciance est une maladie très grave qui rend aveugle et qui peut toucher n'importe qui. C'est pour ça que c'est primordial de s'entraîner tout le temps à la vigilance. Donc je suis devenu orgueilleux, oubliant les vraies valeurs du renoncement. Abandonnant carrément la méditation, je me suis mis

à désirer un gros monastère luxueux et tout ce qui va avec.

- C'est du vent tout ça ! Ça t'apporte quoi, à part une lourde dette karmique ?
- Justement, étant aigri et confus, j'ai eu le feeling que ce Barnabé qu'il fallait éviter était peut-être celui qui pouvait faire quelque chose. Après l'avoir rencontré, il m'a donc chronoporté, comme il dit. Je suis arrivé cinq minutes avant le « moi baba » pour l'accueillir. Si tu avais vu sa tête ce matin, il ne comprenait rien.

Là, le « moi baba » intervint. Comme ils devinaient mes interrogations, je n'avais presque plus besoin de les questionner.

- Mais il a suffi que tu me dises que tu étais l'effet ricochet pour que tout devienne plus clair.

Ils m'expliquèrent ce qu'ils appelaient l'effet ricochet.

- Le temps de se raconter ce que nous avons à nous partager et on est monté jusqu'à ta grotte, ou plutôt à *notre* grotte.
- Finalement, tu viens juste annuler la modification du précédent ?
- Pas seulement. Je dirais plutôt profiter de nos expériences multiples pour ajuster le tir au mieux. Toi jeune moi devenu troisième moi, à la lumière des expériences échouées de nous deux, prendras garde à rester dans un juste équilibre.
- Si j'ai bien compris, je méditerai chaque fois que possible, sans laisser-aller, mais sans faire le forcené qui finit par se rétamer.

- Je crois que tu as saisi l'idée. On peut aller s'éteindre et nous fondre dans la nouvelle donne.

*****35*****

Curieux, je m'empressai de les interroger encore.

- Mais n'êtes-vous pas arrivés hier en 14 ?
- Non, depuis ce matin seulement. Barnabé attend en bas de cette montagne que je sorte de mon sommeil.
- Barnabé se trouve juste en bas ?
- Oui, mais en 41. On ne pouvait pas être chronoportés depuis la France. En 14, les avions sont des appareils bien trop lents, sans compter les problèmes de passeport.

- Comment sont les transports en 41 ? Les voitures volent ? Et quelles sont les inventions les plus dingues ?
- On ne doit rien te dire... Bon, juste une chose, parce que je sais que tu le garderas pour toi. Les voitures adhèrent toujours au sol avec des pneus, mais nous avons tous, dès l'âge de dix ans, un truc pas plus gros qu'un grain de sable fin implanté dans la rétine.

Je m'approchai tout près de son œil.

- Fais voir !
- Ça ne se voit pas du tout, c'est à l'intérieur.
- Et ça sert à quoi ? À savoir où tu te caches si t'as commis un crime ?
- Ça permet de communiquer avec n'importe qui dans le monde, d'échanger des textes, sons, images

toutes dimensions, de visionner des films 3D, d'effectuer des achats, de lire, d'étudier, de jouer bien sûr, de photographier, de filmer, de travailler, de régler le chauffage, l'éclairage, d'avoir le GPS, d'accéder à des multiples informations concernant les personnes entrant dans le champ de vision, donc de trouver automatiquement celles qui nous conviennent le mieux, et tant d'autres choses que tu ne pourrais même pas concevoir.

- Ouais, mon œil ! J'ai failli te croire, le pire ! Franchement, je sais bien que le progrès technologique est étonnant, mais quand même, faire entrer Internet, la téléphonie, le cinéma, les moyens de paiement, des télécommandes, un disque dur surpuissant et je ne sais quoi d'autre dans un grain de sable, faut pas exagérer !

- Tu verras bien.
- On lui dit pour les vêtements en kaméléprotilène ?
- Laisse tomber, il arrive déjà pas à digérer un grain de sable.
- Et ce grain de sable multifonctions, ça coûte dans les combien ?
- Ça dépend. Mais pour donner une moyenne, je dirais dans les... 200 ucs.
- C'est quoi ça ?
- L'uc ? C'est la monnaie universelle. À ce propos, ce sacré Barnabé m'a refilé un vieux bifton de 500 euros datant de 2017. Heureusement, ils n'ont rien vu à la banque pour le change.

Quand le silence prit la parole, je proposai à mes invités de clore notre rencontre en beauté.

- Que diriez-vous d'une petite méditation à trois devant l'entrée de la grotte ?
- Voilà une excellente idée !

*** ** 36 ** **

Les trois moi assis sur l'un des rares recoins à peu près plats de la grotte, nous méditâmes une bonne heure dans la fraîcheur, le silence et l'obscurité. Au terme de la session, en ouvrant les yeux, je constatai que le vieux moine s'était volatilisé. Il n'était pas sorti de la grotte, car le moindre mouvement aurait été audible. J'en déduis qu'il avait dû s'assoupir durant la méditation. Le vieux baba ouvrit les yeux à son tour et sembla ému.

- Je n'ose même pas imaginer depuis combien d'années je n'avais pas médité. Dans cette petite heure, j'ai vu à quel

point mon esprit est encrassé et par conséquent comme il est essentiel de méditer régulièrement.

- Sois tranquille, je n’oublierai jamais vos recommandations à tous les deux. Je resterai fidèle à votre aiguillage vers la sage voie, celle qui est juste et modérée.
- Dans ce cas je te laisse à ta pratique sans attendre. Je m’en vais me reposer tout au fond de la grotte.
- Tu veux que je te montre le chemin ?
- Je le connais mieux que toi. Au fait, déplace la pierre en forme de rhinocéros si tu ne veux pas glisser et tomber sur le derrière, d’ici deux mois.

Prenant fermement appui sur son bâton, le vieil homme avait entamé sa descente.

- Hé, baba ! Tu oublies ton panier !

– C'est ton repas.

Sans éclairage, il descendit lentement, sachant exactement où poser le pied. Je le regardai jusqu'à ce qu'il eut complètement disparu dans l'obscurité.

* * * * * 37 * * * * *

Une vingtaine de minutes après, je descendis à mon tour pour adresser au vieux baba les questions qui me vinrent à l'esprit à propos de mon futur proche, mais il n'y avait déjà plus personne. Je pensais que si quelqu'un avait aperçu les deux vieillards monter vers la grotte et me questionnait à leur sujet, je pourrais répliquer qu'il n'y a jamais eu personne d'autre que *moi*.

Au terme d'une belle journée de méditation, je pris la décision de quitter l'ordre monastique

au profit d'une vie solitaire et indépendante, libre de procédures collectives et de cérémonies. Désormais, je laissais cheveux et poils pousser comme la nature sauvage, et portais la robe marron des ascètes. Ainsi, je renonçais au dangereux confort de la vie monastique telle qu'elle est généralement vécue au XXI^e siècle, ne conservant que les aspects fructueux du dépouillement.

Je me plus à connaître un bonheur authentique avec le minimum, voyant que les futilités conduisaient à l'illusion et étaient par conséquent à l'antipode de tout accomplissement sain. Ainsi je m'écartais de tout ce qui ne m'était pas réellement utile, acceptant toutefois ce qui était nécessaire à la santé. Cette noble existence où l'on refusait tout ce qui n'était pas indispensable, était ce que les sages de tous les temps appelaient le vœu de pauvreté. Pauvre à l'extérieur, riche à l'intérieur. Je cheminais à mon rythme,

privilégiant toujours l'apaisement et le bien-être de l'esprit. Parfois je m'isolais pour méditer, parfois je m'adonnais à des activités artistiques ou éducatives, comme la rédaction d'un livre, la réalisation d'un film, ou l'enseignement.

Et vous ? Avez-vous déjà goûté au pur bonheur de la méditation ?

Même si je fis le choix de ne plus saisir l'opportunité d'être chronoporté, il m'arrivait encore, à certains moments de mon existence, de me retrouver à un aiguillage de choix à effectuer. J'imaginai alors qu'autant de moi qu'il y avait d'options, vivaient toute une vie chacun dans leur direction, et que tous revinrent me rendre visite pour me livrer leurs bilans. Fort de chaque expérience, je choisis la direction qui me semblait la plus raisonnable et la plus adaptée pour moi.

Je constatai aussi que lorsque nous options pour une direction, elle-même pouvait être simplement un passage provisoire nous permettant de prendre conscience que sa voie optimale est différente, voire à l'opposé. C'est l'effet ricochet.



Postface

Ce récit est une autopolybiographie partiellement fictionnelle.

Le souvenir d'Ève et de la vie de Didier à l'époque lyonnaise sont authentiques, tout comme la vie d'ascète naviguant entre méditation dans une grotte et projets artistico-éducatifs.

La vie de Didjé est une existence imaginée de l'auteur s'il ne s'était pas intéressé à la méditation.

Celle du Didier designer est sa vie telle qu'elle aurait pu être si Ève et lui avaient continué de nourrir leur affection l'un pour l'autre et rencontré des opportunités professionnelles favorables.

Pensé en septembre 2013. Écrit en novembre 2013.

Publié en janvier 2014.

Chaleureux remerciements à Frédéric, Valérie, Nicolas et Pierre pour leurs corrections.

isi Dhamma

L'effet ricochet

Du même auteur :

Un enfant sur la Lune (2011)

Maya la renonçante (2008)

La porte de sortie (2007)

2014 – dhammadana.org